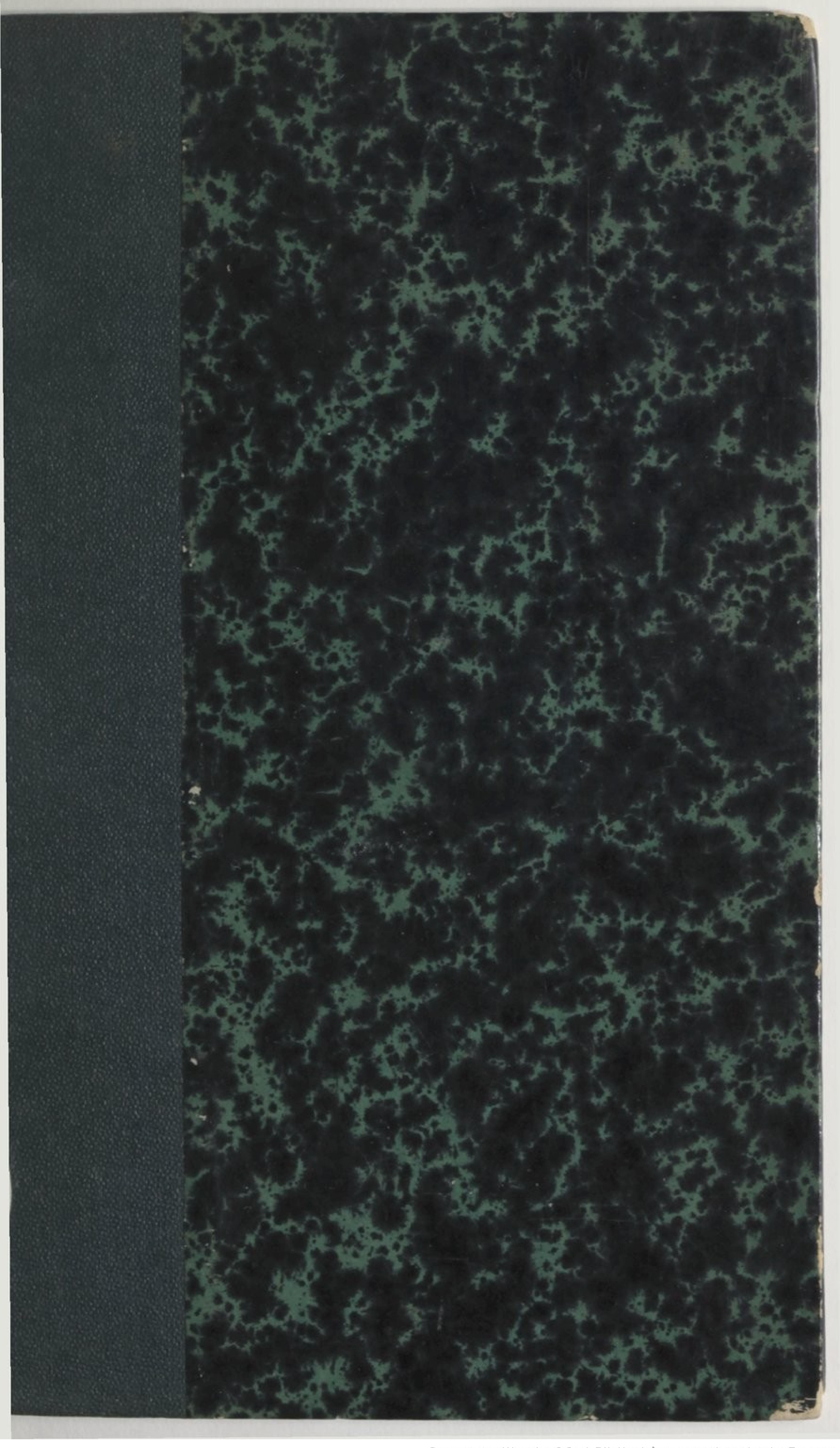
Mes loisirs : offerts aux âmes bienfaisantes, pour les victimes de l'inondation / par madame la baronne de...


BnF Gallica



MES LOISIRS.

Cet ouvrage se trouve aussi

Chez : DELONCHANT et MAILLARD, libraires, maison DELAUNAY, Palais-Royal, péristyle Valois, 182 et 183.

LE DOYEN, libraire, Palais-Royal, galerie d'Orléans, 31.

Au bureau de LA PSYCHÉ, rue Favard, 12.

GOSSELIN, rue Saint-Germain-des-Prés, 9.

PARIS. — IMPRIMERIE DE FAIN ET THUNOT,
rue Racine, n° 28, près de l'Odéon.

MES LOISIRS,

PAR

MADAME LA BARONNE DE .....

OFFERTS

AUX AMES BIENFAISANTES

POUR LES VICTIMES DE L'INONDATION.





Paris.

DENTU, PALAIS-ROYAL, GALERIE D'ORLÉANS, 13.
BOHAIRE, BOULEVARD DES ITALIENS, 10.

1841.

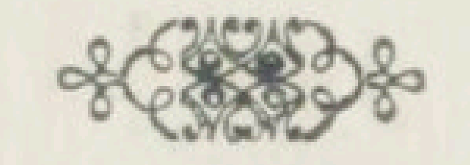
AVANT-PROPOS.

Quelques amis bienveillants m'engageaient à faire paraître des fragments qui avaient occupé mes loisirs. Il est plus aisé de causer avec eux ou avec soi, que d'augmenter sans regret le nombre des auteurs. Je m'étais refusée à leurs instances.

Aujourd'hui, l'attrait de la bienfai-

sance unit tant de Français et d'étrangers pour secourir de grands désastres, qu'il peut encourager mes efforts.

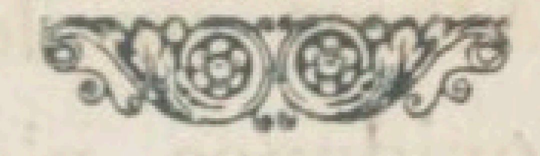
J'aurai contribué à remplir une mission que le cœur d'une femme sait toujours apprécier, si je parviens à consoler l'infortune.



ERREUR ET REGRET,

OU

L'EXISTENCE D'UN JEUNE HOMME.



Albert était né avec des passions fougueuses, une âme sensible, une tête ardente ; sa mère prévoyait les orages de l'avenir. Elle cherchait un abri dans son cœur pour cet être chéri, qui devait être menacé par la tempête : la violence de

l'ouragan n'entraîne-t-elle pas un fils loin de nous à l'âge où on lui tend vainement les bras? La force des penchants résiste alors à celle de notre tendresse; il en est bien peu qui sachent triompher de cet accès, quelquefois passager.

La mère d'Albert implorait la Providence : la Providence n'est-elle pas la mère de tous les malheureux?

Une inquiétude vague agita l'enfance d'Albert; une fantaisie avait déjà chez lui l'emportement d'une passion. Que sera-ce plus tard? disait la pauvre Hélène. Elle se mettait à pleurer, regrettant le passé pour le présent. Hélas! le passé n'était plus à elle, le présent devait bientôt lui manquer. Albert venait de faire sa première communion; il avait reçu la bénédiction paternelle; sa mère lui donna ses derniers avis.

— Mon fils, nous serons bientôt séparés; il ne restera de ta paisible enfance que le souvenir de mes soins assidus. Loin de

nous tu trouveras des êtres qui se font un jeu de la vertu, parce qu'ils la méconnaissent; tu entendras blâmer par ignorance ou par légèreté ce que tu as appris à révérer. On te montrera la vieillesse plus ridicule que vénérable, la piété comme une faiblesse de l'esprit. On te parlera du néant qui nous désespère, jamais de la religion qui nous console. De faux amis t'offriront de faux biens, sans qu'ils en aient été satisfaits. On vantera ta santé pour la détruire, ton visage pour le défigurer. On traitera tes principes de préjugés, ta raison de folie, ta morale de sermon. Des livres où l'on accumule des paradoxes, sans établir de preuves, échaufferont ton imagination pour la séduire. On y montre les conséquences du vice, moins pour en garantir que pour y attirer; car lorsqu'on n'en voit que l'ébauche, on n'en connaît pas encore les suites, et l'homme qui ne résiste pas au mal par la crainte de s'y livrer, est

plus facilement ébranlé dans ses convictions. Un homme probe ne capitule jamais avec sa conscience ; un homme peu délicat s'accommode avec elle et va ensuite au delà de ce qu'il avait prévu : c'est la conséquence d'un détour, d'une faute, de toutes les erreurs humaines.

— Oh ! maman , répondit Albert, soyez tranquille ; je ne lirai pas de mauvais livres, je ne verrai pas de faux amis, je remplirai mes devoirs religieux...

— Je le désire, mon fils, dit la pauvre mère en soupirant, mais je n'ose l'espérer.

— Allons, maman, vous voilà encore triste, reprit Albert en sautant au cou de sa mère. Embrassez-moi ; je vous promets que je me conduirai toujours bien.

— Comme tu me répétais, il y a quelques années : « Maman , je vous promets d'être toujours bien sage. »

Albert se lie avec un camarade inappliqué, bon convive ; les paresseux de pro-

fession ne laissent jamais rien à désirer sous ce rapport. D'abord on l'entraîne à une supercherie de collége; l'impunité l'engage à essayer un nouveau succès; la contrainte est un motif qui semble toujours plausible à celui qui l'éprouve. Tromper un maître, quel triomphe! escalader un mur pour risquer de se noyer en allant dans la Seine lorsque c'est interdit par un règlement! c'est se préparer une leçon; mais une leçon suffit-elle? On renonce quelquefois à la faute que l'on a commise; renonce-t-on à celle que l'on pourra commettre? Il faudrait deviner l'avenir, et cette seconde vue est pour une mère le miroir magique qui lui montre les objets à toutes les distances.

Albert voulait embrasser la carrière militaire; de nouveaux dangers allaient fondre sur lui. La transgression d'un devoir augmente la confiance envers ceux qui ne sont pas dignes de la mériter, mais diminue presque toujours celle que l'on

montrerait au censeur de ses actions; il craint ce regard qui pénètre sa pensée, peut-être pour la combattre; qui pénétrerait même sa conscience, s'il ne cherchait pas à s'en affranchir pour se livrer à une passion dominante. Il croit avoir remporté une victoire lorsqu'il s'est soustrait à la vigilance maternelle. Succombant à sa faiblesse, il rompt une chaîne de fleurs, pour tendre ses mains à une chaîne de fer qu'il ne pourra plus briser. Combien n'en est-il pas qui roulent au bas de l'échelle sociale, pour ne pas avoir su se retenir au premier échelon! Des camarades, entraînés par leur éducation première, comme Albert l'est par l'oubli de celle qu'il a reçue, le conduisent d'excès en excès; il souffre, il se repent; il retombe; il a vu la débauche à l'œil cave, au teint blême, à la marche lente et affaiblie; il a vu cette jeune vieillesse, bien différente de celle qu'il apprit à respecter. Combien de malheureux payent au prix de l'exis-

tence ce qu'ils achètent au prix d'un argent corrupteur! Albert repousse de toute la force de sa raison des êtres qu'il méprise. Entraîné par de mauvaises relations, il succombe, et ce jeune homme, si fier de sa haute stature et de sa faible raison, vient de se sacrifier pour mieux prouver qu'il sait vaincre le dernier effort de son intelligence. La pauvre Hélène n'est pas forte, mais elle est pieuse. N'a-t-elle pas rempli ses devoirs? La prière serait quelquefois impuissante, s'il n'était pas donné à la religion de nous montrer *la foi*, *l'espérance* et *la charité*. Elle est mère, elles sont sœurs, tout les unit. Albert souffre, il ne prie plus, il n'espère plus, il se maudit; il s'écrie : « O mon Dieu!» plutôt par habitude que par invocation. Le cri de l'homme qui souffre n'est-il pas souvent la condamnation de son ingratitude? Il profère, malgré lui, un nom dont il ose méconnaître la puissance comme il en a oublié la miséricorde.

Hélène ne dort plus ; elle joint ses mains ; des larmes coulent lentement sur ses joues.—« O mon Dieu! ayez pitié de mon fils ! s'écrie-t-elle. Je vous ai imploré auprès de son berceau, vous l'avez rendu à l'existence ; je vous implore loin de lui, conservez-le à la vertu. » Elle retrouve la résignation, sans se livrer encore à l'espoir. Il y a tant de vicissitudes dans la vie agitée d'un jeune homme ! tant de chemins de traverse dérangent le voyage qui mène de l'adolescence à l'âge mûr! et là est-on arrivé au but de la course? Combien d'hommes s'égarent encore en chemin ! L'ambition ne se trouvera-t-elle pas au dernier relais ? ne fera-t-elle pas faire fausse route? et les cahots ou les ornières ne menaceront-ils pas encore l'intrépide voyageur?... Albert renaît à la vie ; en fera-t-il un meilleur usage? Il le veut, il le croit. Quel est celui qui, au moment où il échappe à un danger, songe à de nouveaux hasards et à d'autres périls ? Albert

forme de beaux projets et se dit invulnérable : le sera-t-il en effet? Une santé détruite a émoussé la violence de ses passions; mais nos passions se déguisent, se montrent sous tant d'aspects!... Quelle est celle qui va menacer son repos?

Un soir, Arthur, un de ces bons camarades, que l'on ose nommer ainsi, rencontre Albert qui était fatigué du présent comme du passé ; il l'engage à se distraire d'une convalescence qui l'affaiblit.

— Il faut redonner du ton à un estomac délabré, s'écrie-t-il avec une de ces grosses joies qui étourdissent plus qu'elles n'amusent.

— On m'ordonne un régime soutenu, répond Albert.

— Bah! un régime; un militaire a-t-il besoin d'un régime? Nous n'admettons ni l'ancien, ni le nouveau; vivent la joie et la bonne chère! voilà notre régime à nous... Le plaisant compagnon de voyage que je me suis donné là! autant vaudrait nous

diriger vers la Sorbonne, et peut être encore y trouverions-nous peu d'étudiants... Mon pauvre *garçon*, tu n'es qu'une femmelette. Un bol de punch, et tu vivras dix ans de plus. Regarde notre ancien, est-il devenu vieux en dépit de son genre de vie? C'est là un homme qui se chargera de l'épitaphe du genre humain.

— On assure que c'est une exception : on en trouve en mal comme on peut en trouver en bien.

— Mais tu es devenu un vrai Caton, mon cher; vivent les gens d'un caractère indécis! ils flottent pour tout et ne savent ni *mourir* ni *vivre*...

Albert reprit :

— Ce n'est pas que je craigne rien, au moins.

— Reste, mon cher, reprit Arthur; je ne veux pas compromettre ta santé délicate; tes parents m'accuseraient de te pervertir; va te remettre sous l'aile maternelle.

— Au fait, dit Albert, je pourrais bien risquer un demi-verre de punch. Cependant le médecin m'avait recommandé...

— Ah! le médecin; en voilà bien d'une autre, à présent! le médecin prolonge à plaisir une convalescence. Tu veux te conduire en homme et en brave militaire : tous les militaires *fument* et *boivent comme des Suisses*. On m'a dit que les Suisses ne fumaient plus; eh bien! on dira désormais *fumer comme un Français*. C'est un renom qui remplacera *l'urbanité française* qui a vieilli, puisqu'elle date peut-être du temps de Clovis.

Le pauvre Albert répéta tout bas : — Les médecins sont comme les mères, ils poussent tout à l'extrême; d'ailleurs ne m'a-t-on pas dit souvent : User des choses avec modération, c'est savoir en jouir sans avoir à en craindre les excès?

Albert cède; Arthur a bientôt profité de son ascendant pour doubler la dose de gaieté et la ration de liqueur. Elle pro-

duit son effet. Arthur ne s'inquiète guère de la santé du pauvre Albert; il songe plutôt à le distraire qu'à le guérir : les convives finissent par n'avoir rien à s'envier ni à se reprocher.

— A quoi emploierons-nous notre temps? dit Arthur. Tu as été entraîné par Théobald dans une société détestable. Suis-moi, je ne veux pas te faire courir le risque des mêmes excès. Théobald a la passion effrénée des femmes, de ces êtres qui ne savent ni commander ni obéir ; ce composé d'inconséquence et de légèreté ; ces capricieuses, ornées par la nature, qui n'ont pas d'autre mission sur la terre que de plaire ou de séduire ; agréables lorsqu'elles sont jeunes, ennuyeuses lorsqu'elles sont pédantes, quinteuses lorsqu'elles sont vieilles ! qui s'envient, se détestent, se font un jeu de nos tourments et de ceux d'une rivale. Dissimulant d'abord ce qu'elles feignent ensuite, on les voit parer leur caractère des vertus

qu'elles n'ont pas, et leur visage des charmes qu'elles n'ont plus. Ce sont de jolis jouets; pourquoi craindrait-on de les briser lorsqu'ils ne savent plus nous plaire ? Quant à moi, je les déteste, je les méprise.

— Tu les méprises? dit Albert avec émotion. Tu n'as donc pas connu ta mère ?

— Je ne l'ai jamais vue. On m'a dit que mon père et elle étaient de bons vivants, qui conduisaient si joyeusement leur barque, qu'ils ne m'ont rien laissé pour diriger la mienne. Resté orphelin, on ne trouva rien de mieux que de me jeter dans un collége. Là, j'ai fait payer cher au proviseur, aux professeurs, au censeur et à toute la secte scolastique, les nombreux pensums dont ils ont bien voulu me gratifier en pure perte. Le jour de la distribution des prix, tout est bien rangé; les habits sont brossés; les parents, la larme à l'œil, sont ravis, parce qu'il y

a quelques noms qui ont eu du retentissement; ils se pavanent dans le monde pour des succès plus ou moins mérités; et souvent, on a donné du lustre à l'instruction, comme à la toilette, en cherchant à faire disparaître les taches ou les vices qui se montrent lorsqu'on a fini de jouer un rôle d'apparat; les élèves, ordinairement, reçoivent de brillantes indemnités, proportionnées à la satisfaction ou à l'orgueil des parents. Il est probable que je n'aurais rien reçu; aussi, n'y en avait-il pas qui pût m'égaler pour escalader un mur, donner à propos un croc-en-jambe. Mon vieux tuteur, homme sans moyens, qui croyait que tout consiste dans la force des muscles, s'extasiait devant moi lorsqu'il me voyait un habit en lambeaux, parce qu'il n'était pas chargé de le payer, et qu'il ne songeait pas que je n'avais pas grand'chose à perdre. Il me croyait un *Duguesclin en herbe*. Il disait avec un sourire et d'un air malin :

— Cela fera un fameux général d'armée, celui-là ! — Il paraît que le ministre de la guerre ne l'a pas consulté. Que peut-on me reprocher? J'ai marché sur les traces de mes nobles aïeux ; il me faudra tourner la tête à quelque riche héritière, à présent, pour rétablir mes finances; et, en conscience, je ne suis pas joli garçon, quoiqu'assez bien tourné, militairement parlant. Hors l'enseignement mutuel de la garnison, je n'ai pas appris grand'chose. Je n'aurai donc que mon cœur à offrir.... Il faut faire fortune ailleurs : allons essayer si le tapis vert favorisera mon mérite et te sortira de tes langueurs. Tu es comme une buse, tu ne dis rien.

— C'est parce que tu parles toujours, reprit Albert.

— Les suites d'un bon repas agissent en sens contraire ; les uns sont bavards, les autres sont taciturnes. —

Le pauvre Albert, étourdi par la volubilité de son camarade, qui s'enivrait en

parlant, affaissé par les excès de la table, qui étouffent la pensée, ôtent toute volonté à la raison, suit machinalement Arthur. Ce dernier entre dans une salle de jeu, d'un pas ferme et déterminé, comme celui qui a déjà maintes fois risqué sa vie. Une salle de jeu est un amphithéâtre ; les joueurs vont faire des expériences sur la fortune : tous les lambeaux qu'on en arrache disparaissent tour à tour. Albert voyait, pour la première fois, cette réunion hideuse de ces hommes qui compromettent leur existence ou exploitent celle des autres par l'appât d'une richesse fantastique; elle se montre, disparaît, reparaît et s'écroule sous tant de regards avides ou désespérés! Le vieillard oublie la tombe dont il s'approche, pour le coffre-fort qu'il ne veut pas abandonner. Le père oublie que sa famille manque de pain, et n'aspire qu'à lui porter un peu d'or. Le fils dénaturé spécule sur l'avenir qu'il compromet. Un jeune homme pâle, les

yeux hagards, la prunelle brûlante, fixait avec effroi la carte sur laquelle il venait de placer ce que l'homme a de plus cher. Son honneur était déposé sur un monceau d'or, et ce monceau d'or lui échappe... Il ne lui reste que le désespoir, une femme de vingt ans, un fils de quelques mois ; il perd tout, il va tout quitter !.... La débauche entraîne une mort lente, le jeu une mort prompte... l'infortuné va périr...

Albert, à moitié tombé dans un sommeil d'abrutissement, voit tout de ce regard stupide qui n'examine rien, faute de sensation. Il joue sans plaisir comme sans peine, il gagne sans intérêt, il perd sans regret : c'est un automate à ressorts. Il n'a plus d'âme ni d'imagination ; affaibli par la maladie, par les excès, il ne songe pas plus à la veille qu'au lendemain. Il joue pour jouer, lorsque tant d'autres jouent pour s'enrichir, ou pour regagner ce qu'ils ont perdu. De tous ces êtres, il n'y en avait qu'un seul qui sentît quelque

chose ; c'était ce jeune homme qui allait léguer après lui tant de regrets, pour se soustraire au déshonneur d'un emploi compromis.

On ne parvient pas plus à s'arracher aux dures conséquences de la vie, lorsqu'on ne sait pas l'employer, qu'à un dénouement qui confondra l'incrédule comme le coupable.... Albert avait perdu sur parole ; le lendemain il se réveille avec cette cruelle idée. Il cherche Arthur et l'accable de reproches ; il a horreur du suicide, mais un duel mettrait fin à sa vie sans qu'il pût se le reprocher.... Les lois divines et humaines condamnent le duel, et cependant le monde l'approuve quelquefois : les esprits forts exaltent Rousseau, sans vouloir l'écouter lorsqu'il combat un préjugé ! Albert cherche à se persuader que sa mort serait moins coupable, s'il repoussait une agression ou s'il la devait à la vengeance des égarements qu'il aurait pu se reprocher.

— Je ne suis pas le plus répréhensible, dit Albert; Arthur voyait bien que je n'étais pas dans un *état normal*, où l'on peut conserver quelque ombre de raison; j'ai été entraîné machinalement; qui sait s'il n'était pas de moitié pour me perdre? car il paraissait connaître tout le monde dans cette infernale maison, où je ne connaissais personne! Il m'a dit souvent *que les sots étaient ici-bas pour nos menus plaisirs*. Il a eu l'air de me traiter *comme un sot*, il se rit de mon infortune!

C'est ainsi qu'il se montait progressivement la tête, afin de mieux en venir à une altercation. La plupart des hommes cherchent à quereller ceux auxquels ils se lient dans la prospérité. Qu'un revers les atteigne, ce n'est pas eux qui ont eu tort; ce sont de mauvais conseillers qu'ils étaient bien libres de ne pas écouter! La crainte du ridicule avait entraîné Albert; la pensée qu'il a été ridiculisé excite sa colère :

il s'agit de punir ce perfide qui se disait son ami.

— Oh! s'il n'avait compromis que moi! s'écrie Albert.... mais mon père, mon père qui fit toujours honneur à ses engagements! Ma mère, qui loin de moi sourit peut-être à travers ses larmes, en regardant le portrait qui lui rappelle mon heureuse enfance, ses premières douleurs, l'occupation constante de sa vie! O ma pauvre mère! si elle pouvait me voir! que va-t-elle devenir?

A ces mots sa rage ne connaît plus de bornes; un mouvement généreux l'entraîne, mais l'effet d'une faute sera toujours de dénaturer l'action qui va suivre une première erreur. Il s'abandonne à un emportement qui provient de l'excès de son repentir. Arthur est insulté... ils s'acharnent, après des reproches amers, à s'arracher cette vie qu'ils compromettaient gaiement la veille. Albert porte et reçoit des coups, sans rien écouter que sa fureur;

Arthur, plus corrompu par ses habitudes que par son cœur, voulait ménager son adversaire qui finit par s'enferrer lui-même et tombe blessé grièvement ; il fait signe à son malheureux camarade, et lui dit avec de fréquentes interruptions : — Une dette est sacrée, je le savais ; .... je l'ai prévu.... tu trouveras sur ma table un paquet à l'adresse de mon père.... je demande à son honneur, si je succombe, ce que je n'aurais osé solliciter de sa tendresse, si j'avais vécu...

— Tu vas te trouver mal ! dit Arthur.

— J'ai encore un peu de force, réplique Albert, fais prier l'aumônier de se rendre près de moi ; qu'il console ma mère ; je sens à présent que je ne pourrais me passer de lui !

Comment parlerait-on à une mère de tout ce qu'elle a perdu sur la terre, si on ne lui rappelait pas ce qu'elle retrouvera dans le ciel ?

Albert reprit : — Ma voix s'affaiblit, je suis seul coupable. Adieu, Arthur, je....

Il venait de s'évanouir. Arthur, habitué aux émotions de ce genre, chercha cette fois à les brusquer par son langage : il avait peur de s'attendrir. — Se serait-on attendu que notre partie d'hier eût une telle issue? On ne prévoit pas ces choses-là! Me voilà dans un bel embarras, à présent. J'aimerais mieux une bataille. Où vais-je le transporter? quelle journée! Il était si frais, si dispos, lorsqu'il est arrivé; on n'en trouvait pas de plus leste, de plus alerte! Ah! Dieu soit loué, voilà une de ces bonnes sœurs embéguinées; il faut convenir que les femmes sont bonnes à quelque chose; je ne me serais jamais entendu à panser mon malade; et puis ne m'a-t-il pas fait une entaille au bras? il n'est pas déjà si manchot! Voilà que je me sens tout faible.... hé! dites donc, ma sœur!

Et la bonne sœur, cet être frêle et sans appui, se trouve au milieu de ces fiers vainqueurs, tous deux abattus, qui peut-

être l'auraient plaisantée la veille; elle allait soigner un de ces malades qui ne savent que gémir, comme elles ne savent que consoler. La pauvre sœur, pour la première fois, se trouve embarrassée d'un surcroît de bonnes œuvres; dans ce moment, elle voudrait et ne peut secourir tout le monde à la fois. Seule, debout auprès de ces jeunes gens décolorés, elle s'étonne que la passion puisse égarer à ce point; car elle ne connaît que celle de faire du bien à ses semblables. Albert lui paraît le plus affaibli; elle le ranime, en lui donnant à respirer quelques sels. Son état, quoiqu'il fût alarmant, n'était pas aussi désespéré qu'on pouvait le croire! elle épie le premier signe de vie. Il entr'ouvre les yeux, voit une femme dans l'attitude de la prière... «*Ma mère!*» s'écria-t-il, comme dans la souffrance il disait: «*O mon Dieu!*»

Une voix aussi douce que celle des anges répond à cet accent du cœur. Il

reconnaît alors ce vêtement sacré qui est pour les femmes un uniforme non moins glorieux que celui qu'on a vu illustrer par les hommes... Le nom de sœur s'échappe de ses lèvres; il commence à connaître l'amitié et la reconnaissance, il connaîtra enfin la vertu!

Arthur n'avait eu qu'une de ces légères faiblesses que l'homme le plus fort ne saurait éviter, lorsque le dérangement de ses organes lui prouve qu'il est bien peu de chose, malgré cette sotte présomption qui l'élève à ses yeux pour l'abaisser si souvent à ceux des autres. Arthur fut obligé de convenir qu'il s'était cru au moment de *plier bagage*, terme léger, dont il voulut égayer l'angoisse qu'il venait d'éprouver.

— Dieu nous en préserve! dit la bonne sœur, vous *n'auriez pas eu le temps de vous reconnaître!*

— Elle est plaisante, la sœur, reprend Arthur; *je ne me reconnais que trop,*

me voilà joli garçon!... Allons, il faut tâcher de nous tirer d'ici; d'ailleurs le camarade a été plus solidement atteint que je ne le suis par son estafilade; restez avec lui : je vais chercher une voiture pour nous transporter à l'hôpital!

Le voilà en marche; mais l'homme à toute épreuve ne résiste pas au premier essai qu'il fait de ses forces; il chancelle de nouveau : c'est une femme timide et craintive qui le soutient.

— Reposez-vous, dit la pauvre sœur, je demanderai moi-même une voiture : il y a des démarches qui s'expliquent par le but qui les dirige.

Des voix d'hommes remplacent, dans une infirmerie, la douce voix qui inspirait la patience, parce qu'elle rappelait à la prière et à l'espoir. Albert se retrace les premiers jours de son enfance, les soins touchants de ses parents. Il se rappelle ce bosquet où il ne menaçait que le repos d'une pauvre fauvette, qui venait de voir

éclore ses petits; il insultait à sa douleur par une joie bruyante. A présent, une mère bien plus à plaindre tremble aussi loin de lui; il donnerait un an de sa vie pour une heure de cette joie pure que rien n'efface! Il se rappelle ces jeux, où la prise d'un papillon rend aussi heureux que le gain d'une bataille; le plaisir d'une pêche où il ne prenait rien; la chasse où il portait quelques lièvres qu'il rapportait en conquérant, sans avoir rien conquis. Enfin une glace venait-elle à s'offrir à ses yeux, il voyait un visage flétri, décomposé; un soupir s'échappait de son cœur; car il n'est pas d'être insensible à cette métamorphose. Il s'écriait avec douleur : — Oh! que dira ma mère? Qu'ai-je fait, malheureux? ajoutait-il : j'ai dissipé ma jeunesse, comme on dissipe une fortune brillante qui paraît ne devoir jamais finir. Que me restera-t-il? des regrets! Oh! ma mère, du moins, me restera toujours!

Albert était sensible, il commençait à revenir de ses erreurs. Malheureusement, il n'était pas à la fin de ses regrets. Il débutait seulement dans la carrière ; il promit désormais de se vouer à la gloire.

Albert avait conservé, à la suite de ses égarements, un teint pâle et maladif, que longtemps il s'était plu à regarder comme le trait distinctif d'un visage romantique, autre maladie du jour qui l'atteignait, parce qu'elle est souvent contagieuse. Il avait lu de ces ouvrages nouveaux, où l'on préconise le vice en l'érigeant en vertu. Albert allait rencontrer dans les salons le vice civilisé, non moins dangereux quoique mieux orné. Il fut encore séduit. Combien de familles ne regrettent-elles pas un tyrannique empire qui rompra tant de liens !

Cette fois, une froide coquette déguisa une souveraineté absolue sous un pompeux étalage de phrases rassemblées dans le roman de la veille ou du jour. Albert se

crut aimé, se livra de bonne foi, excusant une passion condamnable, parce qu'il s'en voyait l'objet. C'était l'occupation du désœuvrement dans un cercle où il y a tant d'études à faire pour celui qui l'essaye d'abord, et le juge ensuite.

— Rosalbe, disait-il, n'a pas d'enfant; Rosalbe est une femme *incomprise;* c'est une de ces âmes ardentes qui sont le type de notre époque ; c'est un de ces torrents qu'aucune digue n'arrête. Il lui faut mon amour à tout prix, pour moi elle braverait l'univers; je veux le braver aussi pour elle! — Il aurait pu ajouter : — Je ne braverai pas grand'chose : son mari s'inquiète peu des liens qu'ils ont formés, et les curieux observent un jour ce qui se passe, jusqu'à ce que leur attention soit dirigée vers de nouveaux objets ; tour à tour on tolère, on blâme, on s'accroche, on se déchire, on jette des pierres ou des cailloux, sans rien approfondir et sans rien distinguer ; ce qui part de la tête ou du

cœur, ce qui est calcul ou faiblesse, ce qui demande la sévérité ou l'indulgence, est confondu dans un même arrêt. — Voilà ce qui se voit chaque jour, ce qui se verra longtemps, et ce qu'Albert ne voyait pas encore, parce qu'il était subjugué!

Albert ne quittait plus Rosalbe; elle était à la fois un préservatif et un danger, comme tant de Circés modernes. Rosalbe avait beaucoup d'esprit, elle parvint à lui prouver qu'il jouerait un rôle insignifiant s'il ne cherchait pas à s'instruire. Une femme s'attache par vanité comme par affection, lorsqu'elle n'est pas dominée par son cœur. Albert chercha à prendre le change sur ce qu'il avait inspiré. Sa mère avait parlé à sa raison, Rosalbe parlait à son amour-propre, et l'amour-propre a plus de pouvoir que la raison sur la plupart des hommes. Il s'entend bien mieux à fasciner nos yeux. Albert chercha enfin à rassembler des études superficielles dont il ne lui était rien resté. Il ne devait pas à Rosalbe

le bonheur; on ne le trouve que dans l'amour de ses devoirs; mais du moins lui devait-il l'amour de l'occupation, qui nous met à l'abri des erreurs grossières. Albert avait de l'intelligence, des moyens; c'était encore en *lingots;* il fallait en tirer parti, *les façonner.* Il était devenu un homme instruit, sans pouvoir prétendre à devenir un homme profond. Il était aimable; il y avait de la grâce dans son esprit, du charme dans sa conversation. On le citait comme un militaire de bonne compagnie qui n'exhalait pas en fumée des frais de conversation; il avait des talents, et il portait dans le monde ce tribut qui obtient des éloges, des critiques, peut-être, à tort et à travers, comme tous les jugements de salons; mais enfin, c'était une ressource et on savait en profiter.

Malheureusement pour Albert, Rosalbe, intrigante de profession, voulait le voir avancer dans sa carrière plutôt par ambition que par tendresse; elle cher-

chait un reflet qui devait se reporter sur elle. Albert ne connaissait pas encore un sentiment généreux, qui fait aimer la gloire par le seul désir de se distinguer et d'honorer le nom que l'on porte et que l'on veut faire porter à celle qu'on préfère. Une élévation personnelle demande de la persévérance et une grande force de volonté.

Un soir, Albert vit une jeune personne qu'il crut rencontrer pour la première fois. Combien Rosalbe était désenchantée par un seul regard de celle qui s'offrait à sa vue! Une simple robe blanche d'une mousseline légère dessinait sa taille gracieuse et souple; son écharpe bleue, semblait aérienne comme elle; un nœud de gaze, de même couleur, rattachait une chevelure blonde qui retombait en boucles sur le plus joli visage; des yeux d'une douceur pénétrante laissaient entrevoir la franche gaieté d'un sourire qui répondait du calme de son cœur. Il y

avait de la pudeur dans ses larmes, car elle cherchait à les dérober à tous les yeux. Souvent une femme affecte de déplier un éventail, d'effeuiller une fleur, de ramasser un gant, pour échapper à cette investigation que l'on redoute plus qu'on ne la recherche. La candeur de Marie contrastait avec l'affectation de Rosalbe, qui faisait de tout une affaire de raisonnement plutôt que d'inspiration. Cette dernière voulait paraître, feignait un sentiment comme Marie cherchait à le dissimuler; sa toilette était aussi resplendissante que celle de Marie était simple et modeste. Une robe de velours nacarat montrait la blancheur de deux épaules qu'elle semblait vouloir étaler et farder comme son âme. On admire quelquefois, de loin, un éclat emprunté; mais ceux qui en remarquent l'ensemble finissent par en reprendre les détails. Hélas! on sait la date de nos rides, comme celle de nos années de succès; et de jeunes

visages n'ont rien à réparer. Un regard impérieux qui commande et n'attendrit pas, le disputait, chez Rosalbe, à l'éclat d'une parure brillante qui faisait ressortir une chevelure d'un noir d'ébène; sa taille était belle et imposante; on l'admirait, elle entraînait; on ne l'aimait pas... A côté de Rosalbe, se trouvait une jeune femme qui pourrait être le type de tant de jeunes femmes que l'on rencontre dans les salons. Légère de taille et de tête, parée de légers ornements, on ne la voyait pas le lendemain ce qu'on l'avait vue la veille; gracieuse dans ses mouvements, elle devait à peine sentir la vie, elle ne semblait créée que pour le plaisir. Cependant, à bien analyser ses sensations, tout devait se passer en apprêts de fête, et la fête ne lui offrait peut-être pas le même charme que les apprêts. Combien de femmes nous diraient, si elles étaient toujours de bonne foi, qu'elles s'amusent bien moins dans une soirée que de tous les préparatifs

qu'on a faits pour s'y trouver ! L'idée d'éclipser une rivale de bon goût, de montrer une parure nouvelle, d'inventer un assortiment de fleurs ou de couleurs qui produiront un ensemble gracieux, est une combinaison diplomatique, pour une jeune femme à la mode, qui se soucie bien plus de plaire que d'aimer ; faut-il lui en faire un crime ? Cela ne durera pas longtemps, et les spectateurs n'encouragent-ils pas ces jolies actrices du monde dans le rôle qu'elles adoptent, comme celles qu'on voit sur un théâtre de société ? Eh bien ! souvent les hommes nous accusent d'être inconséquentes ou coquettes, lorsqu'à bien juger les choses, les femmes ont quelquefois moins envie de briller par elles-mêmes que par leur toilette ; c'est une vanité plutôt relative que personnelle.

Albert avait tout perdu de vue pour un seul objet. Appuyé sur une chaise, il contemplait en silence cette jeune personne timide qui l'intimidait aussi. Il était surpris

d'éprouver quelque embarras auprès d'elle, car il n'en ressentait jamais lorsqu'il s'adressait à Rosalbe, qui voulait exercer des prestiges sur tout le monde; c'est alors qu'il commença à interroger sa vie, après avoir interrogé son cœur. La crainte de déplaire venait de lui rappeler son infériorité ; il se voyait entouré d'hommes qui s'étaient fait un nom. Avait-il su porter dignement celui qu'il était appelé à soutenir? Il sentait qu'une seule femme pourrait assurer son bonheur ; il aurait pu l'obtenir s'il l'avait voulu, et Rosalbe n'était déjà plus qu'un fantôme importun qu'il ne savait que redouter et qu'il craignait de rencontrer, comme un reproche ou un obstacle. Combien de réflexions suivirent ce premier examen ! Il s'approcha de Marie ; en causant souvent avec elle, il reconnut une élévation de pensées, une délicatesse de sentiments qui répondaient à tout ce qu'on lui avait inspiré dès l'enfance. Cette sympathie de deux âmes faites pour s'en-

tendre, lui montrait un nouvel avenir. On eût dit qu'il venait d'aborder une terre inconnue, tant il trouvait d'isolement au milieu de cette foule où il ne voyait plus qu'un seul être qui fût digne de lui. Jusqu'à présent il n'avait osé parler à sa mère de ce qui devait être condamné par elle. La confiance lui parut nécessaire lorsqu'il la regarda, non-seulement comme sa meilleure égide, mais encore comme son plus sûr appui. Pour mériter Marie, il lui fallait des vertus; il voulait les retrouver près de celle qui les possédait toutes à ses yeux.

— Hélas! mon fils, lui dit-elle, je n'ai que trop prévu la fatale conséquence de tes égarements et le danger d'une liaison qui enchaîne ta personne lorsqu'elle ne captive plus ton cœur; tu n'offres aucune garantie aux parents de Marie. Dominé tour à tour par tes passions ou par une froide intrigante, ce n'est qu'en rachetant tes erreurs passées que tu pourras espérer le bonheur auquel tu aspires. Arthur et

Théobald, tes anciens camarades, se sont mariés ; Arthur a épousé une veuve assez mauvaise mère pour compromettre le sort des enfants d'un premier mariage en s'unissant à un joueur de profession, quoiqu'il ne fût pas séduisant. Elle est réduite à déplorer la perte de sa fortune, et ne vit plus que de la pension alimentaire de son fils et de sa fille. Théobald, livré à une jeunesse orageuse qu'il n'a pas su maîtriser à temps, languit dans la souffrance; une femme charmante pleure sur lui et sur le sort des êtres chéris qu'elle regrette avant de les avoir perdus, et qui vont le précéder ou le suivre dans la tombe. Plus délicat qu'Arthur, plus sage que Théobald, tu inspireras cependant aussi des craintes. On doit redouter l'empire que tu as laissé prendre à cette femme, déconsidérée par le mépris.

— Quoi! ma mère, vous savez ?...

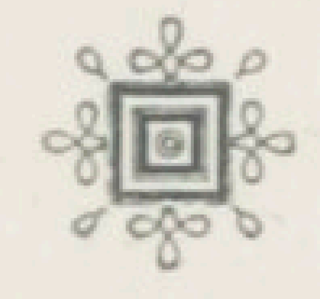
— Oui, Albert, reprit sa mère, jamais rien ne m'est échappé de ce qui pouvait

menacer ton bonheur. Marie est tout ce que mon cœur eût désiré rencontrer dans la fille que je voudrais posséder quelque jour. Oh ! comme j'aimerai celle qui aimera mon fils ! Je désirerais lui donner une partie de ce que j'éprouve, pour qu'elle pût mieux le deviner et le rendre heureux !

Albert chercha dans les combats à se distinguer ; sa conduite fut exemplaire dès qu'il connut un amour vertueux : il se croyait sous le pouvoir magique d'une divinité invisible. Son âme s'élevait parce qu'il voulait être estimé. Sans l'estime, l'amour ne perd-il pas son plus noble prestige et ses plus heureuses inspirations ? Albert se fit un nom qui lui acquit une illustration personnelle, la seule à laquelle une âme élevée puisse prétendre : le nom que l'on porte est d'ailleurs une obligation qu'il faut comprendre.

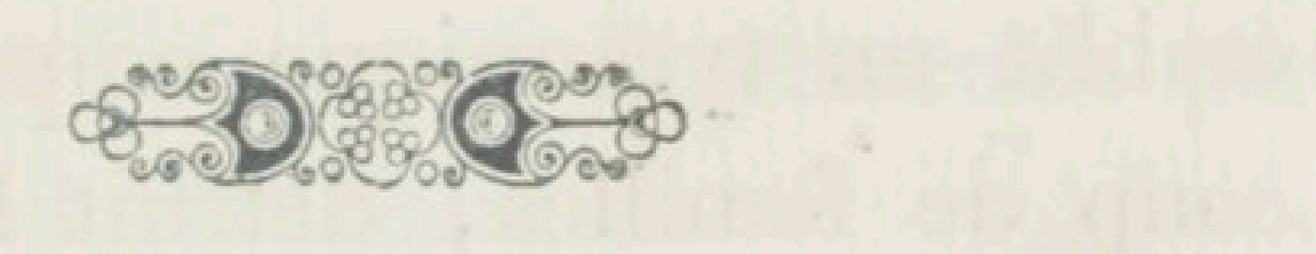
Albert revint, sa mère avait veillé sur son avenir ; il fut heureux. Le devoir sanc-

tionna une union où les rapports de goûts et de caractères avaient été consultés. Quant à Marie, elle était mariée : le pauvre Albert y avait songé trop tard pour l'obtenir. Il lia son sort à celui d'une femme bonne et vertueuse, qu'il s'estima heureux de posséder. Il s'intéressa toujours à Marie, comme on s'attache à tout ce qui rappelle au devoir, au bonheur ; comme on aime une amie, une sœur, qui charme ou console.



tions une union où les rapports de goûts et de caractères avaient été consultés. Quant à Marie, elle était mariée; le pauvre Albert y avait songé trop tard pour l'obtenir. Il lia son sort à celui d'une femme bonne et vertueuse, qu'il s'estima heureux de posséder. Il s'intéressa toujours à Marie, comme on s'attache à tout ce qui rappelle au devoir, au bonheur; comme on aime une amie, une sœur, qui charme ou console.

LA VEUVE DU MALABAR.



Une veuve jeune, belle, riche, allait être condamnée par la loi de sa patrie à se voir réduite en cendres pour un mari qui ne s'était pas consumé d'amour. La pauvre femme s'affligeait fort et cherchait à se soustraire à une mort certaine.

Une esclave étrangère lui avait vanté les douceurs de son pays. — En France,

lui disait-elle, les femmes donnent des lois, sans être soumises à d'injustes arrêts. Elles ne reconnaissent que ceux qui sont dictés par la mode, mais cette dernière établit un tyrannique empire sur beaucoup de familles, détruit le repos d'un ménage, compromet la fortune, parfois même la réputation.

— Du moins ne condamne-t-elle personne à finir ses jours sur un bûcher? reprit Nada.

— On y brûlerait un phénix pour recueillir ses cendres, s'il était possible de trouver cette merveille dont tout le monde nous parle et que personne ne connaît, ajouta l'esclave; mais il faut attendre cette découverte. Nos mœurs sont douces, notre caractère est assez heureux; nous avons des reparties fines et spirituelles, sans aigreur; on nous cite comme un peuple fort léger, fort aimable, qui plaît par sa malice parce qu'il captive par son urbanité. Aimant la gloire et les

femmes, la littérature et les arts, chacun y porte son tribut à ce nom magique qui a du retentissement dans tout l'univers. Ah! pourquoi ne connaissez-vous pas la France! vous ne regretteriez pas les richesses de l'Indostan.

La pauvre Nada était aussi effrayée du sort qui l'attendait que séduite par les récits de son esclave; il fallait d'ailleurs un bien grand dévouement pour se laisser brûler ainsi toute vivante, sans que l'amour eût pu l'enflammer : les plus passionnées craindraient peut-être une telle épreuve. Artémise, que l'on cite, se contentait, dans des contrées lointaines, d'alimenter ses regrets par des larmes et des cendres. Aussi Nada ne songea-t-elle plus qu'à s'échapper des rives du Gange, pour gagner les rives de la Seine. Après bien des écueils et bien des périls, son esclave parvint à la conduire jusqu'à Paris.

Nada avait emporté de l'or et des pierreries. — Sans or, lui avait dit Pal-

myre, vous serez sans influence et sans prestige. Nous allons entrer dans le pays des enchantements; mais, hors quelques exceptions bien rares, on ne sait rien apprécier et on n'obtient rien sans ce talisman.

— Nous périssons au milieu de nos trésors, mais nous en faisons peu de cas, dit Nada.

— Il n'en est pas de même à Paris, répondit Palmyre: on se plaint de la rareté de l'or qu'on prodigue, qu'on envie, qu'on regrette; et chacun cherche ce que tout le monde semble dédaigner.

Plusieurs révolutions avaient bouleversé ce peuple, que la jeune veuve s'attendait à trouver si heureux et si gai!

A voir ces airs sombres et glacés, ces teints bilieux, ces visages pâles et défaits, la pauvre Nada se crut la victime d'une nouvelle erreur.

— Où me conduisez-vous? s'écria-t-elle d'un air d'effroi; car elle venait d'entrer

dans un de ces quartiers où la misère semble avoir établi son empire ; au milieu de cette foule bigarrée qui étale à nos yeux tour à tour l'image du luxe et celle de la dégradation physique ou morale, qu'on rencontre souvent dans une nombreuse population.

Nada s'était créé un monde idéal, comme cela nous arrive lorsque notre imagination fait tous les frais d'un tableau riant. — Hélas ! dit-elle, n'aurais-je changé que de supplice ?

Dans ce moment on allait entraîner une femme jeune et belle à l'exposition. Un peuple immense accourait sur ses pas, et cette foule, toujours avide de fortes émotions, était haletante par la crainte de ne pas arriver assez tôt au lieu d'un douloureux spectacle.

— C'est donc ici comme dans les lieux que je viens de quitter ? s'écria Nada tout en larmes. Cette femme va être brûlée sur le bûcher de son mari.

— On l'a condamnée ; on l'accusait d'avoir mis un terme aux jours de ce dernier.

— Oh ! vous êtes donc encore plus barbares que nous, reprit Nada, tout interdite. Cette femme me fait horreur et pitié. Ceux qui l'entourent me glacent d'épouvante. Éloignons-nous d'ici.

Elle resta quelque temps sans vouloir sortir de chez elle ; cependant un jour elle traversa les boulevards, s'assit près de Tortoni, et regarda attentivement ces hommes affairés, qui, le cigare à la bouche, laissaient évaporer à la fois tant de fumée et tant de projets ! Elle entendit vaguement les mots d'Orient, d'Espagne et d'Angleterre, de hausse et de baisse.

— Quels sont ces hommes si profondément occupés ? demanda Nada à Palmyre. Si j'en juge par leur costume et leur coiffure, il doit y en avoir de différents pays. Ils ont des barbes comme des derviches, des airs graves comme des

mandarins; ce sont sûrement des hommes de bon conseil et bien lettrés, car il y en a que l'on salue avec beaucoup de considération ?

Palmyre, pour toute réponse, conduisit Nada à la Bourse.—Quel beau temple! s'écria l'étrangère. Je vous disais bien qu'il devait y avoir ici ou des derviches ou des bonzes. Ce sont sûrement des adorateurs du feu, qui accourent de toutes parts d'un air si pressé.

— Ce sont des *adorateurs de l'or* que vous dédaignez. Vous venez de voir le temple, entrez, vous allez voir les idoles; vous trouverez aussi des idolâtres qui consument souvent et les nuits et les jours; car à deux pas, dans de vastes salons, on joue sur un tapis vert ce qu'on ne joue pas à la Bourse.

— Je croyais, dit Nada, que *jouer* c'était *se divertir*: j'ai trouvé cela dans un *dictionnaire français*.

— *Jouer*, reprit l'esclave, a plus d'une

signification, comme beaucoup de mots dans la langue française; mais il n'y en a peut-être pas qui puisse subir d'interprétations plus diverses. On *se joue* quelquefois du bonheur ou du malheur des autres; vous en voyez ici la preuve; on vient y compromettre le repos des familles pour un peu d'or qui serait nécessaire à tant de malheureux! *On se joue des serments*; beaucoup d'imprudents, que vous voyez ici, condamnent une femme et des enfants au sort le plus fâcheux : ils avaient promis, cependant, au pied des autels, d'en devenir les premiers soutiens.

— Les femmes sont donc plus raisonnables que les hommes dans votre pays? reprit Nada.

— Les femmes, lorsqu'elles oublient leurs devoirs, ne sont pas moins coupables; elles font pour *la parure* ce que tant d'autres ici hasardent pour *des billets de banque*. Vous vous brûlez pour ne pas compromettre le nom que vous portez,

et le devoir rigoureux qu'on vous impose. Ici on sacrifie *honneur* et *renom* à la passion de briller ou d'éclipser les autres. On se précipite dans un abîme comme vous vous précipitez dans les flammes...

— Et vous passez pour être plus sages que nous! vous m'avez trompée, reprit Nada.

— Je voulais vous sauver, dit l'esclave, et rentrer dans ma patrie. On aime son pays tout en s'affligeant de ses défauts. D'ailleurs, chaque peuple, chaque individu, n'a-t-il pas les siens? On condamne dans autrui ce que rarement on réforme chez soi. Il me reste à vous faire voir comment on peut *jouer* sur *les mots*. C'est là le jeu que nous entendons le mieux, où nous sommes le plus habiles, et qui a fait de nous le peuple le plus spirituel de la terre.

— Ce jeu rapporte-t-il beaucoup? dit Nada.

— Du moins, reprit l'esclave, ne met-il

aucun impôt sur la fortune publique et les intérêts privés; mais cela n'a de valeur que pour le moment où les bons mots circulent; passé cela, on les oublie ou on en adopte de nouveaux, suivant les hommes et les circonstances.

— Voilà encore ce que vous m'avez raconté de plus gai depuis notre arrivée dans ce pays.

— C'est qu'un *bon mot* est la seule chose qui résiste en France au temps et aux révolutions humaines. Je vous montrerai les bons mots en action dans une de nos excursions. Bornons-nous aujourd'hui à exploiter la Bourse; c'est le nom du temple qui s'est offert à vos yeux. Ceux qui vous semblaient des derviches et des bonzes ne sont que des *agioteurs* et des gens qui viennent faire ou déranger des affaires de spéculation. Au centre, que vous preniez pour l'intérieur du temple, vous voyez des hommes qui ne sont occupés qu'à donner des nouvelles, à coter des

sommes, à vendre des actions ; eh bien, ces actions se convertissent en *mauvaises actions* pour les uns, en *lingots pour les autres.*

— Ces femmes que j'aperçois sur cette espèce de terrasse à la moresque, viennent-elles pour se promener? demanda Nada.

— Elles viennent aussi *pour spéculer.*

— Mais cela ne doit pas être amusant pour des femmes?

— Les femmes ont tort, il est vrai, de se mêler de ce qui ne les regarde pas; elles ont assez de moyens de plaire et de charmer sans sortir de leur sphère, et cependant, au moment où je m'avise de critiquer les abus que je déplore, ne fais-je pas un peu comme elles ?

—Vous n'êtes pas livrée, du moins, à la passion funeste qui défigure une femme que je vois près de cette colonne où elle vient de s'appuyer; elle a les yeux fixés sur ce petit homme noir qui déroule un

papier devant elle. Est-ce une déclaration d'amour qu'il vient de lui faire ? Que d'émotions bouleversent les traits de cette brune au regard plus hardi que tendre, et à l'air si passionné ! Tout disparaît pour elle en ce moment ; elle ne voit, elle n'aperçoit que cet homme dans l'univers ; il n'y a qu'un amour bien profond qui puisse ainsi concentrer tout ce qu'on éprouve sur un seul objet.

—C'est un *courtier de la Bourse*, un homme qui lui montre le *cours des actions*. C'est bien le cours de la vie en même temps, car rien n'y est stable ; mais cette malheureuse femme oublie, pour une passion qui nous dégrade, qu'elle est veuve et mère ; qu'elle compromet, à la fois, le présent et l'avenir.

—C'est encore plus odieux, dit Nada, que l'insatiable cupidité de ces hommes : du moins jouent-ils le rôle qu'ils ont adopté par coutume et par caractère. Laissons ces furies déguisées, qui s'agitent au-

tour des murs qu'on a voulu leur interdire; parcourons d'autres lieux, je suis lasse d'un si triste spectacle. Je ne vois là que des gens craintifs, malheureux ou désespérés; ils s'effrayent, se trompent et s'envient.

Elles reprirent ainsi les boulevards et se dirigèrent vers les Tuileries. — Ici, dit Nada, tout me paraît riant, tout me paraît devoir être heureux... Qui est-ce qui habite ce grand château?

— Ce sont les soucis.

— Quel dommage! on a rendu cette habitation si belle! Mais pourquoi va-t-on se loger dans des lieux où on est si mal?

— Par la même inconséquence qui fait que vous vous brûlez sur un bûcher avec ou sans amour, que vous entassez vos trésors dans les flammes pour finir ensemble, que vous venez de voir des gens se ruiner pour s'enrichir, et compromettre ce qu'ils possèdent pour ce qu'ils n'ont pas. C'est là le secret des révolutions

comme de la vie : on cherche de nouvelles émotions, on trouble la possession de ce qu'on a pour ce qu'on veut avoir. Les murs de ce palais, s'il était le palais de la Vérité, nous laisseraient apercevoir tout ce que l'histoire n'enseignera jamais à personne. On nous a révélé les différents règnes qui se sont succédé dans ce château ; on ne nous initiera jamais dans les secrets et les angoisses qui ont troublé les jours et les nuits de ceux qu'on a vus en franchir les degrés.

— Retournons à l'écart, sous ces ombrages frais, au milieu de ces enfants qui jouent sans s'inquiéter du lendemain ; de ces promeneurs qui paraissent si *contents d'eux* pour la plupart ; de ces femmes qui rient d'un air si joyeux et qui ont de si jolies parures.

— Ce sont les premiers qui se montrent de la meilleure foi, dit Palmyre à Nada ; ces enfants sont véritablement heureux dans ce moment, ils jouent de bon cœur ;

ces hommes, comme vous le dites fort bien, sont contents d'eux-mêmes, ne le fussent-ils pas de leur sort. Quant aux femmes, les unes rient pour montrer de belles dents, les autres pour être remarquées; ne vous y trompez pas, ce n'est pas de la gaieté. Beaucoup d'entre elles, en venant ici, ont fardé leur gaieté comme leur visage.

— Mais celle que je vois près de cet arbre, les yeux fixés sur ce petit groupe où il y a de si joyeux ébats?

— Oh! celle-là, elle est vraiment heureuse; vous pouvez juger en ce moment l'état de son âme par celui de ses traits. Elle ne voit que ce joli petit garçon à la figure mutine, et cette jeune fille à la taille souple et gracieuse. C'est une mère qui regarde ses enfants; elle ne songe qu'au présent; dans ce moment, elle ne s'occupe que de leur bonheur, elle reporte ses idées vers cette troupe enfantine qui

ne pense à présent qu'à des jeux et à des plaisirs.

—*Voilà le plaisir*, mesdames, *voilà le plaisir!* crie une marchande qui porte des oublies dans un panier.

— Comment! on appelle aussi *plaisir* ces pâtisseries légères que le souffle peut disperser, et que cet enfant vient de briser au moment où il allait s'en saisir?

— Un auteur dit que le plaisir est un sentiment agréable et passager; c'est peut-être par *allusion* que l'on a donné ce nom à cette substance si légère.

— Qu'est-ce que c'est qu'une *allusion*? demanda Nada.

— Cela rentre dans le domaine des bons mots que l'on exploite si souvent en France. L'*allusion* se retrouve et s'emploie partout. Elle indique le rapport, la ressemblance des choses et des personnes. Elle a rapport aux mœurs du jour. En comparant des agioteurs à des idolâtres,

vous faisiez une *allusion* sans vous en douter. Peut-être, dans le cours de nos recherches, en trouverez-vous qui vous frapperont sous d'autres rapports.

Tout en causant ainsi, Nada et Palmyre venaient de franchir la dernière grille qui sépare les Tuileries de la place dite de la Concorde, et nommée aussi place Louis XV. L'obélisque de Louqsor fut remarqué par l'étrangère.

— Cela ne ressemble en rien, dit-elle, à cette grande colonne que je viens de voir. Pourquoi la plus petite colonne est-elle sur la plus grande place, et la colonne la plus élevée dans la plus petite enceinte ?

— Parce que la grande colonne était placée ici avant qu'on eût songé à poser la seconde ; que l'une a été élevée à la gloire nationale, et que l'autre a été enlevée aux Égyptiens.

— A quoi bon transporter ainsi des monuments ? quel but d'utilité peut-on y trouver ?

— Celui de nous prouver que tout est *périssable*, et de menacer les souvenirs de l'orgueil en cherchant à les éterniser. Voilà ce que nous prouvent ces immenses travaux entrepris sur un sable mouvant, quoiqu'ils paraissent faits avec de l'airain. Le grand Sésostris eût-il pu s'imaginer, en présidant à des merveilles, qu'un *obélisque égyptien* figurerait sur cette place que des fontaines semblent destinées à purifier de tant de lugubres souvenirs !

Reposons-nous quelques instants sur cette terrasse. Ces souvenirs occuperont le cours de morale que ce rapprochement de votre patrie et de la mienne peut entretenir encore. Je retrouve à la fois des faits contemporains, des noms consacrés par l'histoire et le malheur : Louis XVI et Tippo-Saïb, la France et le Malabar. Voici ce que nous avons appris du souverain de Mysore et des Marattes, fils d'Hyder-Ali, auquel il succéda, en maintenant ses états

contre le grand-mogol; dans la guerre d'Amérique, il s'allia avec la France, et combattit les Anglais avec gloire en 1788. Il envoya des ambassadeurs à Louis XVI, pour demander des secours contre l'Angleterre. On leur donna des fêtes et des spectacles. Un club de patriotes se forma près de Tippo-Saïb. Leur projet fut de municipaliser les Indes, et de détruire les souverains hors Tippo-Saïb : réduit à un club et à ses seules forces, Tippo-Saïb fut défait le 9 juin 1790 à la bataille de Travanore, y perdit son turban, son palanquin, ses bijoux. Après une nouvelle victoire de Cornwallis, en 1792, votre monarque demanda et obtint une paix onéreuse. Il livra aux Anglais trois millions de livres sterling, une partie de ses places fortes.

— C'était beaucoup pour un roi, interrompit Nada; mais vous a-t-on appris qu'il livra aussi ses deux fils comme otages? Rien ne peut être comparé aux

sacrifices du cœur, aux épreuves d'un père. On retrouve de l'or, on peut s'abriter sous de nouveaux murs; on ne remplace pas le fils que l'on regrette, les parents qui ne sont plus, et ceux que l'on avait tant de motifs de chérir !

— Les lois de la guerre entrent peu dans nos sympathies de famille, reprit Palmyre; elles n'ont pas plus de compassion pour les larmes que la fureur des partis. Aussi la compagnie anglaise ne fut-elle pas encore satisfaite. Rien ne dessèche le cœur comme l'avidité des calculs. La guerre se ralluma en 1799, et se termina par la conquête entière du Mysore et par la mort de Tippo-Saïb. Il fut tué sur les remparts de sa capitale, en combattant pour la défendre. Tippo-Saïb dédaignait de se faire aimer. Il ruinait ses peuples par des exactions, et payait mal ses troupes, qui finirent par l'abandonner. Il aimait les arts, et s'était formé une belle bibliothèque dont les Anglais s'emparèrent. Ils

l'ont confiée à l'académie de Calcutta. Ce peuple a l'égoïsme national ; il centralise tout en Angleterre, et fait pour un pays ce que nous faisons souvent pour une ville.

Voici ce que j'ai aussi résumé des événements qui se succédèrent en France.

En 1680, sous le règne de Louis XIV, les Français s'établirent dans les Indes Orientales. En 1746, ils enlevèrent Madras aux Anglais. Les Français les obligèrent à lever le siége de Pondichéry, centre du commerce des Français en Asie. Ils défirent, sous le commandement de La Touche, l'usurpateur du royaume de Golconde.

En 1766, le roi de Candie céda aux Hollandais la souveraineté de Ceylan, et le général Lally fut décapité à Paris pour avoir rendu Pondichéry. On a attribué la perte de Pondichéry au défaut d'approvisionnement de la place.

En 1769, la mort du pape Clé-

ment XIII ; l'avénement au pontificat de Ganganelli sous le nom de Clément XIV, enfin la naissance de Napoléon Bonaparte à Ajaccio, l'apparition d'une comète, l'explosion d'un magasin de poudre à Brescia, Hyder-Ali vainqueur des Anglais, et la perte de huit cent mille Indiens par la famine qui régnait à Calcutta et dans le Bengale ; tout semblait préparer un avenir menaçant par des faits remarquables qui signalent quelquefois une même époque.

— Ainsi, dit Nada, nous venons de voir la colonne sur laquelle est placée une statue de Napoléon, car vous me l'avez fait remarquer en traversant la place dont je viens de vous parler.

— Vous voyez, reprit Palmyre, dans ce monument colossal le souvenir qui se rattache à la fois à l'apparition d'un phénomène de la nature et d'une explosion qui devait retentir au loin et couvrir de débris une grande étendue de pays ré-

duits en cendres comme tant de héros dispersés avec elles.

En 1770, la compagnie des Indes de France fut détruite. Le 16 mai, le dauphin épousa l'infortunée Marie-Antoinette. En 1778, le 19 décembre, eut lieu la naissance de Marie-Thérèse Charlotte, fille de Louis XVI, et la mort de Voltaire et de Rousseau. Il semblait que cette princesse fût destinée par la Providence à nous réconcilier avec le ciel que ces deux écrivains outragèrent si souvent dans leurs écrits; car tous les partis s'accorderont à dire que si, pour les uns, Marie-Thérèse de France fut une sainte, pour tous les autres, on peut bien la considérer comme ayant souffert le martyre. Rendons hommage, sur la terre d'exil, à ses malheurs, et demandons-lui des prières; elle appartient à une meilleure patrie.

En 1782, le fort St-Philippe-Mahon fut pris par M. de Crillon. M. de Bouillé enleva St-Christophe aux Anglais. Hy-

der-Ali, souverain de Mysore, mourut et fut remplacé par son fils, comme je vous l'ai dit précédemment. En 1789, les clubs s'établirent à Paris et dans plusieurs provinces. Les noms d'aristocrates et de démocrates commencèrent à établir deux peuples dans un même pays; des troubles éclatèrent, les séditieux amenèrent à Paris la famille royale, et la France fut divisée en départements; elle l'était déjà en opinions; la création du papier-monnaie, sous le nom d'assignats, vint menacer la fortune publique, et 1790 prépara les malheurs des années qui suivirent.

On abolit la noblesse, comme s'il était possible d'arrêter la source du sang qui coule dans nos veines. On en répandit des flots. Ne vaudrait-il pas mieux déclarer que ceux qui ne savent pas faire honorer le nom qu'ils portent renoncent aux titres qu'on les voit désavouer? *Noblesse oblige;* ce vieil adage doit en renfermer toutes les conditions.

En 1792, Léopold II, empereur d'Allemagne, mourut et fut remplacé par François II qui lui succéda; Gustave III, roi de Suède, assassiné; la régence du duc de Sundermanie ; l'usage de la guillotine en France, les révolutions de Pologne, l'arrestation du roi, toutes les horreurs de la Convention, précédèrent la mort de l'infortuné Louis XVI et le conduisirent à l'échafaud.

En 1793, le meilleur des hommes, ce qui malheureusement ne suffit pas toujours pour être le meilleur des rois; une reine qui avait été l'idole du peuple, se trouvèrent confondus dans un arrêt qui atteignit, tour à tour, l'innocent et le coupable, le riche et le pauvre, le noble et celui qui ne l'était pas. Un crêpe funèbre couvrit la France entière. Fatal effet d'une civilisation qui parut fausse ou incomplète! Cette terre, engraissée par tant de dépouilles, se fertilisa de nouveau; on y trouva quelques fruits que l'expérience

peut mûrir encore ; mais combien ne faut-il pas de récoltes précieuses sur un sol ravagé par tant de semences de discorde ! la seconde moisson sera-t-elle jamais aussi productive que la première a été fatale au peuple qui en a fait le triste essai ?

Tippo-Saïb mourut avec le courage d'un soldat ; Louis mourut avec la résignation d'un chrétien ; l'un est héroïque, l'autre sublime ; tous deux parurent et s'éclipsèrent vers la même époque, c'est ce qui m'a entraîné à vous en parler si longuement.

— C'est un récit qui a de l'intérêt pour moi, dit Nada après avoir prêté une attention recueillie à ces détails.

Palmyre reprit : — Je laisse aux hommes d'état le soin de juger tous les ressorts de la machine gouvernementale qu'on voit se détraquer si souvent, quoique ce soient les plus habiles, ou du moins les plus forts, qui en font mouvoir les rouages ;

mais tout ce qui rentre dans le domaine de l'histoire, et surtout dans les affections du cœur, peut trouver de bons juges et quelquefois de bons avocats parmi nous. Les infortunes à partager, les afflictions à décrire, les douleurs à consoler, appartiennent aux femmes. C'est une tâche que nous comprenons si bien, qu'il est même de l'intérêt des hommes de nous l'abandonner sans contestation.

Nada reprit : — Elle n'est cependant pas sans douceur, et si elle appartient à toutes les femmes, elles peuvent y prétendre dans toutes les contrées.

— Sous ce rapport, ajouta Palmyre, nous sommes plutôt des émules que des rivales. L'émulation encourage, dans ce monde, ce que la rivalité peut détruire : aussi y a-t-il plus de charme à la première qu'à la seconde... Mais la journée s'avance, traversons ce pont qui s'offre à notre vue; je vous ai promis de nouvelles découvertes; nous allons entrer dans ce

palais. Vous y verrez quelques scènes qui pourront captiver votre curiosité.

— Pourquoi enlève-t-on ces statues? dit Nada, en voyant *Sully* qui avait la corde au cou, et *Suger* à moitié couché sur son piédestal. Vous traitez bien mal vos grands hommes, ajouta Nada en riant.

— C'est parce qu'on a trouvé qu'ils étaient *trop grands* pour être ici.

— On a l'air de les mettre dans une bière : veut-on les enterrer?... .

— On les emballe pour les transporter ailleurs.

— Et le *piédestal*?

— Le *piédestal* attendra qu'un *grand homme* ait paru.

— Peut-être y en a-t-il dans ce palais?

— C'est ce que l'avenir nous apprendra, dit Palmyre; on peut déjà trouver parmi nos orateurs des hommes qui font partie de notre *gloire nationale*. L'opinion publique les désigne, pourquoi les nommer? Mais vous cherchez à devi-

ner ce que ce nouvel édifice peut contenir ?

Nada entra dans le palais : en voyant cette salle, ces gradins, ces tribunes, cette enceinte circulaire, elle parut surprise : — Est-ce une arène, y a-t-il ici des gladiateurs ? Enfin, après avoir entendu ces hommes sans costumes caractéristiques se livrer à tant de bons mots, à des discussions si animées, elle remarqua une gaieté parfois bouffonne, et s'écria : — Mais serait-ce par hasard ce que vous appelez une comédie ? Tous ceux que je vois là ont des costumes et un langage différent ; les uns paraissent graves, les autres sont comiques ; celui qui tient cette sonnette, est-ce le directeur de la troupe ? Ce spectacle n'est pas fort intéressant et me paraît bien décousu ; je pense que nous ne voyons encore qu'une répétition, car il y en a qui n'ont pas l'air bien sûr du rôle qu'ils doivent jouer.

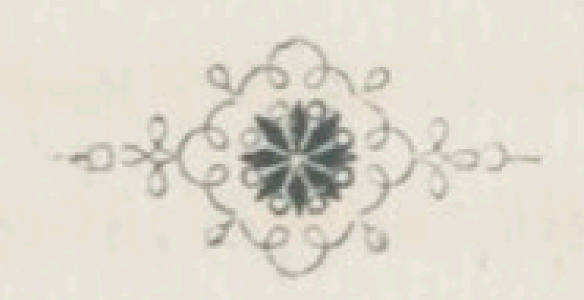
— Parlez plus sérieusement, dit Pal-

myre, de ceux qui sont censés représenter la France; d'ailleurs, ici, comme partout, il y a du bien et du mal, des hommes de mérite et des nullités.

— Comment voulez-vous, reprit Nada, qu'une pauvre étrangère ne soit pas tentée de rire des débats qui paraissent égayer tous ceux qui les font naître? Mais d'ailleurs pourquoi venons-nous ici?

— Pour juger la *pièce* et voir les *acteurs*, reprit Palmyre, puisque vous les désignez ainsi. Je suis femme, par conséquent je suis curieuse, autant m'en accuser; ne nous soupçonne-t on pas d'avoir un défaut dont nous porterons toujours la responsabilité? Ceux que vous prenez pour des baladins, viennent des quatre points cardinaux afin de mieux se mettre en scène à Paris; cela leur donne du relief sans les amuser beaucoup, et cependant c'est une mission honorable lorsqu'on l'exerce convenablement. Dans tous les états de la vie, il faut comprendre

les devoirs de sa position, alors on les remplit et on la fait valoir. Si vous aviez eu le temps d'apprendre les fables que je vous ai confiées, et que je vous expliquerai ce soir, vous trouveriez de quoi en faire de nombreuses applications. Vous voyez, dit Palmyre à Nada, que je ne vous trompais pas, car vous avez eu des bons mots en action et des allusions en tout genre.



PROMENADE FANTASTIQUE

A L'ARC DE TRIOMPHE.

Un jeune habitant des rives du Nil, transporté sur les bords de la Seine, cherchait l'étude de la civilisation dans un pays où tout renferme d'importants souvenirs.

Il se dirige vers le palais des rois, pour se rendre à l'Arc de Triomphe. Ce fastueux séjour vaut, à lui seul, les annales

de l'histoire ; car il renferme, tour à tour, les grandeurs déchues, les grandeurs présentes ; les vainqueurs, les vaincus. Solon, Crésus, le pauvre Irus, lui-même, aurait pu donner ou recevoir plus d'une leçon parmi ceux qui vinrent y jouer tant de rôle ! On voit un comité révolutionnaire, des directeurs, un consul, un empereur, d'anciens et de nouveaux rois, une force populaire, un trône républicain, des saturnales monarchiques pendant quelques jours où le peuple envahissait la salle du trône, pour essayer si on était mieux assis sur ce fauteuil recouvert de velours !

Le triomphateur, qui avait fasciné tant de regards, n'était plus ; et le jeune Égyptien voulait retrouver sur l'airain cet aigle qui naguère parcourait l'univers d'un vol audacieux. Une colonne s'offre à sa vue ! —Est-ce donc là, s'écrie-t-il, tout ce qui reste de ce hardi conquérant ? le héros, qui fit trembler l'Égypte, semble y dominer encore de toute la puissance du

souvenir sur un peuple qui le réédifia, après l'avoir renversé.

Une colonne est le piédestal sur lequel on place un grand homme. On brise sa statue, le monument qui sert à l'y placer lui survit. La base de son élévation est ce qu'il y a de plus durable, aussi ne faudrait-il s'attacher qu'à elle!

Le jeune Africain retrouva, auprès des débris de la grandeur colossale de Napoléon, un monument de la grandeur de son pays. Le triomphateur comme le régénérateur de l'Égypte sont à peu de distance : ils rappellent dans des siècles différents, deux grands hommes et deux législateurs. Les bonnes lois, plus solides que les monuments, contribuent à la civilisation d'un pays; mais de beaux monuments peuvent éterniser le souvenir de l'un et de l'autre.

L'Égyptien traversa les Champs-Élysées, cette allégorie du repos réservé aux justes; il arriva au but de sa course. L'Arc

de Triomphe s'offrit à ses regards. Là, du moins, à des souvenirs de deuil s'unissent des souvenirs de gloire : l'image de la paix est près des trophées sanglants de la guerre. Les noms de tant de héros rappellent aux guerriers de beaux rêves d'honneur et de victoires; aux femmes, des souvenirs que rien n'efface; aux mères, des douleurs que rien ne distrait; celles-ci aperçoivent tout un avenir dans ce passé. Quels noms inscrira-t-on désormais sur nos fastes militaires? Chacun interroge son cœur, en face de tant de gloire : les uns pour l'envier, les autres pour la redouter; car la gloire peut coûter bien des larmes! entraîner bien des regrets! Le temple grec et chrétien de la Madeleine semble lier le passé au présent, le présent à l'éternité. Une croix suffit pour nous rappeler que rien n'est indestructible; seule elle résiste au temps et se retrouve à la fin des siècles.

L'Arc de Triomphe et la Madeleine, les

colosses ou les pygmées, tout dépend d'un souffle créateur qui peut renverser les édifices comme il détruit ceux qui les élèvent. L'homme bâtit sur un sable mouvant, s'agite pour un peu d'or, s'arrache une feuille de laurier, inscrit son nom sur une pierre, livre sa vie à du bruit, des larmes et des cendres; oublie, au sein des plaisirs, le réveil de la douleur; au comble de la douleur, la fin de toutes choses. Composé de luxe et de misère, d'égoïsme et d'ambition, il blâme ce qu'il approuvait, il approuve ce qu'il blâmait; il méprise, il envie, il élève, il détruit; il entasse des richesses ou des pierres; désire obtenir, ne sait pas jouir de ce qu'il a obtenu; se forge des systèmes à sa guise, forme de beaux projets sans les réaliser; toujours inconséquent, rarement heureux, il fatigue son existence et désire le repos sans savoir l'apprécier. Enfin, il se plaint d'avoir vécu, tout en craignant de cesser de vivre.

Après avoir lu le nom de ceux qui tranchaient plus d'une question, comme Alexandre, par le glaive, le voyageur vit aussi le palais où s'agitent plus d'une question qu'on décide par la parole : ce dernier moyen lui parut moins expéditif. Il siégeait là tant d'hommes d'opinions et de figures diverses, qu'il crut voir une moderne Athènes succéder aux beaux jours de Rome et à la grandeur des princes de Babylone. Nous réunissons tous les peuples dans un seul peuple; l'histoire sacrée, l'histoire profane, l'histoire ancienne et l'histoire moderne forment la mosaïque variée que l'on passe en revue de nos jours. Armés du droit qu'ils méconnaissent quelquefois, combien de laborieux Démosthènes embrouillent de faits pour avoir l'occasion de les combattre !

Mon Africain voyait aussi déménager nos grands hommes : Richelieu, après avoir commandé en maître, allait être

arraché du piédestal comme ses prédécesseurs *Suger* et *Sully*. Le grand Condé, malgré son geste menaçant, venait d'être réduit à un nouvel abaissement, et tous ceux qui allaient débattre les intérêts de la prospérité nationale avaient l'air, en ce moment, d'aller au convoi de toutes les célébrités passées.

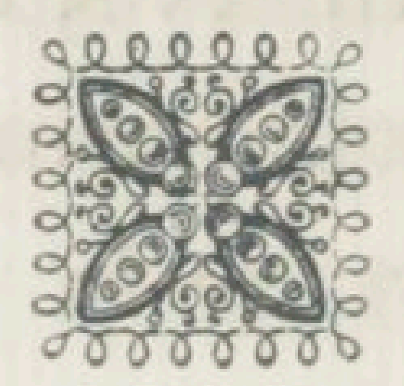
L'Africain, comme Nada, voulut entendre de beaux discours. Il trouva la guerre parmi des hommes qui semblent destinés, par caractère, à ne songer qu'à la paix et aux lois qui doivent la maintenir. Plus d'un rêve d'immortalité ne peut être réalisé que par la direction généreuse de nos idées, et cependant un orateur surgit entre mille qui veulent se faire jour dans la lice plutôt pour marcher en avant que pour arriver au temple de mémoire. La mission du génie s'acquiert par une noble inspiration qui part du cœur, électrise le cerveau, anime d'un feu divin celui qui en est susceptible. En est-il beaucoup d'i-

nitiés dans de telles révélations? La plupart des hommes ne cherchent-ils pas à produire de l'effet par des mots sans suite, des projets sans portée? Le voyageur se crut un moment jeté dans le chaos. Les premières pensées de législation datent de loin et viennent de pays lointains; mais avaient-elles beaucoup de rapport avec cette *gaie science* qui transforme des hommes graves en jongleurs politiques, car je ne puis pas malheureusement les comparer à des *troubadours* ni à des *trouvères*. Nous ne sommes plus au temps du bon roi René, ni de Marguerite d'Anjou. On mettait alors le gouvernement en *romances*; pour une femme cela charmerait plus que des sarcasmes et des bons mots qu'on échange si souvent au portique où se réunissent les sages de la Grèce.

L'élève de la civilisation moderne n'avait trouvé des héros d'Homère que sur l'Arc de Triomphe; il cherchait la tour de

Babel dans la chambre des députés. La fable des Titans s'était réalisée dans les rues, car le peuple a voulu tout escalader comme eux. Combien d'hommes rongés par le vautour révolutionnaire sont déchirés chaque jour sans être des Prométhées! Quelle boîte de Pandore! que de maux en sont sortis! l'espérance cependant s'y fait encore entrevoir. Des aigles sans Jupiter, des coqs sans Minerve, des Démosthènes sans causes, à moitié armés, accrochés par leur robe au fort de la mêlée; des Diogènes sans lanternes, pour n'avoir rien pu trouver; des écrivains sans un Périclès pour les faire vivre, et sans un libraire qui veuille acheter leurs ouvrages. Quel mélange de l'ancienne Grèce, de la nouvelle France, de l'histoire et de la fable; du gouvernement monarchique et du gouvernement représentatif, de vérités, de riantes fictions! Il ne faut plus qu'un cadre à ce bizarre tableau. L'avenir le prépare et l'ornera, je l'espère. Puissent tous

les Français contribuer à l'embellir, et surtout à l'attacher plus solidement, car depuis longtemps rien ne peut tenir en France!



SOUVENIRS DE L'EMPIRE.

8

CE QUE J'AI PU VOIR

DU COURONNEMENT DE L'EMPEREUR,

AU 5 DÉCEMBRE 1804.



Nous arrivons au boulevard, on avait tout illuminé; des guirlandes, placées de distance en distance, ornaient les arbres et les maisons.

Des cuirassiers précédaient les généraux Murat et Beauharnais. Les généraux, les maréchaux de l'empire, les mameluks,

la voiture de l'empereur, entourée de pages, venaient ensuite. Il y avait sur l'impériale de la voiture du sacre une grande couronne dorée. Les pages et les gens de service portaient des flambeaux. Vingt-quatre voitures du cortége, la voiture du pape, sur laquelle se trouvait aussi une couronne, les cardinaux, précédés par le nonce du pape, monté sur une petite mule et portant la croix, devant laquelle le plus grand cortége n'est plus rien. Voilà tout ce qui s'est vu sur les boulevards et à Notre-Dame.

Aux quatre côtés de la place Vendôme, on avait établi des fontaines de vin. Il y avait une fontaine au milieu de la place où, depuis, nous avons vu élever, descendre et rétablir une statue qui surmonte la colonne, dont le souvenir restera impérissable. On a distribué au peuple des pains, de la volaille. Il n'y a pas eu beaucoup d'accidents; la circulation des voitures était interdite.

Ces souvenirs du 5 décembre datent de l'année du couronnement, et sont recopiés au mois de décembre 1840, époque du cortége funèbre de la translation des cendres de ce même empereur, dont le nom a eu du retentissement dans tout l'univers. Quelle leçon religieusement philosophique ne trouve-t-on pas dans ces deux époques, qui nous montrent le commencement et la fin de toutes les grandeurs de la terre? Un char doré, des dorures sur un cercueil; des envieux, des ingrats, des regrets; quelques êtres dévoués dans la foule, et les acclamations de la multitude, au moment du succès ou lorsqu'on ne peut plus en jouir. Voilà le sort d'un grand homme, et peut-être celui de tous les hommes. En voyant passer ce cortége funèbre, chacun pourra dire ce vers:

Du plus grand des mortels voilà ce qui nous reste!...



ARRIVÉE

DE L'ARCHIDUCHESSE MARIE-LOUISE.



Nous n'avons eu que deux billets pour voir passer l'archiduchesse à son arrivée à Compiègne. Le soldat qui était de garde a fermé les yeux ; et comme cela se pratique quelquefois en pareille occasion, les deux billets ont servi à trois personnes, et ce que nous avons peut-être dû à un excès de

lassitude du factionnaire a été attribué à notre adresse à le tromper. Voilà comme on donne le change aux moindres incidents pour les rapporter à soi.

Le premier salon où nous entrâmes était occupé par une vingtaine de jeunes personnes vêtues de blanc. C'est l'uniforme obligé de l'âge où les brillantes couleurs sont répandues sur un teint de lis et de roses. Aussi ces jeunes filles étaient-elles parées de ces grâces que rien ne peut remplacer. Jolies, fraîches, timides, on voyait en elles que la coquetterie pourrait bien envier quelquefois la candeur. Parées de quelques fleurs, elles portaient des bouquets, et deux d'entre elles tenaient une corbeille qui répandait un parfum de fleurs odoriférantes qu'on voit se flétrir bien vite. Ne vaut-il pas mieux que l'encens qu'on prodiguait alors dans les cours? La simplicité de ce joli groupe contrastait avec l'éclat emprunté de quelques habits chamarrés que bon nombre d'individus

portaient peut-être pour la première fois, tant ils avaient l'air gêné dans leurs mouvements ; chacun essayait son nouvel habit ou son nouveau maintien. Le militaire, plus que tous les autres, semblait en avoir un à sa taille et en rapport avec le génie de son maître.

Quelques femmes en robes de satin, en riches parures, se consolaient de n'être plus belles en cherchant à le paraître encore. Dans un second salon, nous allâmes rejoindre ces femmes sans prétentions, sans grandes toilettes, qui s'entassent pour voir et qui ne cherchent pas à être vues, parce qu'elles savent qu'elles ne sont pas brillantes.

Une certaine agitation dans tous les rangs et parmi tous les spectateurs annonça plus d'une fois l'arrivée de l'impératrice, qui fut enfin précédée par des pages. Marie-Louise était vêtue d'une tunique nacarat brodée en or. La pourpre de Tyr ornait aussi sa toque garnie de

plumes blanches. Un visage rond, sans expression, une lèvre inférieure qui avançait un peu, des cheveux blonds, de belles dents, une taille un peu au-dessus de la moyenne et qui perdait tout son avantage parce qu'elle se tenait mal, me présentèrent au premier abord cette nouvelle impératrice comme une femme plutôt belle que gracieuse; son pied était petit, mais sa démarche peu légère; enfin, ce n'était rien moins qu'une déesse. En la comparant à la tournure élégante et gracieuse de l'impératrice Joséphine, on s'apercevait que Napoléon avait quitté son heureuse étoile pour trop se rapprocher du soleil. Quoi qu'il en soit, ce jour-là, à le voir, on eût dit qu'il allait en conduire le char sans avoir à craindre aucune chute. Il était fier comme un César, en donnant la main à l'archiduchesse; c'était un des beaux fleurons de la couronne des souverains qui venait encore de s'allier à un empire. Napoléon était rayonnant; il souriait,

il montrait ses belles dents d'un air gracieux, et pouvait, de toute manière, prendre un air de conquérant.

Marie-Louise ne paraissait pas mécontente de ce succès; elle saluait tout le monde d'un air assez bon, car je ne puis point dire qu'il eût rien de gracieux. — Bonté, bonhomie, aujourd'hui peut-être dirais-je *insensibilité :* voilà tout ce qu'on pouvait chercher, et tout ce qu'on a trouvé sur des traits qui n'auront rien eu à regretter.

— Les rois, les reines suivaient sur une même ligne, et défilèrent après leurs majestés impériales, ainsi que les dames d'honneur. Les princesses, les dames, traversaient avec la rapidité de l'éclair; ce qui était très-fâcheux pour ceux qui, depuis si longtemps, étaient en station pour les attendre.

Les badauds et les curieux méritent vraiment un peu de reconnaissance pour toute la peine qu'ils se donnent; et ceux

qui en sont l'objet sont ingrats, jusqu'à ce qu'ils aient trouvé des ingrats dans ceux auxquels ils venaient se montrer, et qui venaient pour les voir, lorsque ce n'était pas pour en être vus ; autre catégorie, chez les curieux qui s'occupent des gens en place.

Lorsque nous descendîmes dans les cours du château de Compiègne, tout était illuminé. Nous fîmes place aux laquais, qui portaient le souper de leurs majestés Nous n'en eûmes que la fumée, mais tout ne s'en va-t-il pas en fumée ? encens, richesses, grandeurs ! pour les uns elle est plus épaisse, pour les autres plus légère. C'est un nuage plus ou moins obscur, qui nous enveloppe tous, et nous empêche de bien voir les objets. Une musique délicieuse nous attira et se perdit bientôt dans les airs. Nous venions de regagner nos voitures ; cette soirée n'était déjà plus qu'un souvenir !

Le jour où l'archiduchesse Marie-Louise

passa dans une des villes de province qu'elle devait traverser pour arriver à Paris, de bonnes villageoises vinrent, en robes blanches, portant des rubans roses à leurs bonnets. Elles se préparaient à offrir des fleurs et un discours à sa majesté; le maire s'empara de la harangue. Elles se lamentaient de toutes leurs forces, et disaient qu'il était bien fâcheux qu'une harangue qu'elles avaient répétée à monseigneur l'archevêque il y avait vingt ans ne pût pas servir pour l'impératrice. Enfin, il y eut de part et d'autre une lutte assez opiniâtre pour ce vieux discours, et le maire, qui était sans doute habitué à les renouveler un peu plus, fut sourd à toutes ces instances: il emporta dans sa poche tant d'éloquence et de regrets! Il y a cependant une justice distributive, qui lui préparait un sort à peu près semblable.

En dépit de tous les frais de draperies et de guirlandes, de prose et de vers, les voitures passèrent sous l'arc de triomphe

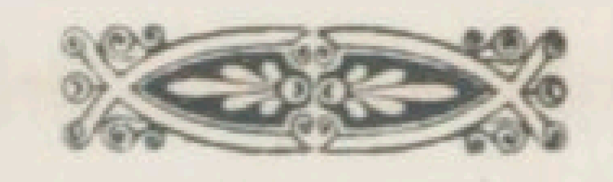
sans s'arrêter. Le maire, l'adjoint, les jeunes personnes de la ville en souliers blancs, tous coururent essoufflés, haletants, tremblants, sans dire aucune des belles choses que l'on répétait mentalement depuis bien des jours. On n'eut, pour tout cela, que des éclaboussures impériales.

Un sous-préfet chez lequel la princesse Pauline avait logé, lui dit, en jolis vers, qu'autrefois les dieux descendirent chez Philémon et Baucis; qu'Apollon vint chez Admète; que, par une faveur nouvelle, Vénus elle-même habitait sous le toit d'un pauvre sous-préfet. J'aime mieux la première image que la seconde; l'habit d'un sous-préfet n'a vraiment rien de poétique, quand bien même son esprit pourrait l'être. Cependant, pour la première fois peut-être, un poëte se livrait à l'exagération sans avoir à craindre de ridiculiser l'objet de ses hommages.

Pauline était un petit chef-d'œuvre de

grâces, c'était Vénus, Psyché, une ou plusieurs Grâces; c'était tout ce que l'on peut imaginer, sans pouvoir le définir, de plus séduisant et de plus attrayant.

De beaux yeux, un tour de bouche, un sourire qui semblaient faits les uns pour les autres; une taille souple, aisée, qui se balançait comme un roseau; de petits pieds qui effleuraient la terre. Il manquait, disait-on, à ce charmant ensemble, une âme, un esprit, qui ne se trouvaient que sur son visage, dans ses yeux noirs et son gracieux sourire. Elle était pour la beauté, ce que son frère Napoléon était pour le génie; que leur reste-t-il sur la terre? Un cercueil et des monuments!



grâces, c'était Vénus, Psyché, une ou plusieurs Grâces; c'était tout ce que l'on peut imaginer, sans pouvoir le définir, de plus séduisant et de plus attrayant.

De beaux yeux, un tour de bouche, un sourire qui semblaient faits les uns pour les autres; une taille souple, aisée, qui se balançait comme un roseau; de petits pieds qui effleuraient la terre. Il manquait, disait-on, à ce charmant ensemble une âme, un esprit, qui ne se trouvaient que sur son visage, dans ses yeux noirs et son gracieux sourire. Elle était pour la beauté, ce que son frère Napoléon était pour le génie; que leur reste-t-il sur la terre? Un cercueil et des monuments!

CE QUE J'AI PU VOIR

DU BAPTÊME DU ROI DE ROME

ET DES FÊTES DE CETTE ÉPOQUE.

Notre-Dame offrait l'aspect le plus brillant ; la magnificence impériale écrasait tout ; le luxe éblouissait plus que la piété ne touchait à cette nombreuse réunion. Le corps législatif se plaça sur des banquettes dans la cathédrale; les premiers dignitaires se placèrent dans la nef; les

curieux furent répartis avec beaucoup de peine dans les galeries, où on apercevait, sans pouvoir rien distinguer, les détails de la cérémonie.

J'étais placée à côté de la belle-mère du général Ex... Elle me nomma les différents personnages que j'aperçus tant bien que mal. Elle me dit que sa fille était attachée à la reine Caroline, que le général Ex... avait fait le tour de l'Afrique sur un frêle esquif, sur lequel il s'était soustrait à une dure captivité en Espagne.

La musique était très-belle; elle retentissait, ainsi que le *Vivat imperator*, sous ces voûtes qui résistent mieux que les trônes aux épreuves du temps...

Nous nous acheminâmes à pied vers l'Hôtel-de-Ville, où tout était préparé pour le bal auquel il fallait se rendre en plein jour, afin d'éviter la foule et de trouver entrée dans ces magnifiques salons décorés d'une manière si brillante.

De la gaze d'argent, des fleurs, des dra-

peries éclatantes, des commissaires portant des bouquets qu'ils offraient aux dames, parées simplement ou richement, selon l'âge et la figure de chacune d'elles : c'est ce que l'on retrouve à toutes ces fêtes. Je ne m'y arrêterai pas ; mais lorsque je déroule tant de souvenirs en 1840, je me demande si je ne suis pas *centenaire*? Que de règnes se sont succédé ! que de passions se sont déchaînées ! Cette ville brillante où les finances subvenaient à des guirlandes de fleurs ou à des lauriers, semble, depuis 1830, être *l'entrepôt* des *pompes funèbres*. Au lieu de fêtes, nous n'avons plus que des *enterrements*, et cependant personne n'y voit la fin de toutes choses, mais le commencement de ce qu'on pourra devenir, car chacun songe à soi dans ce deuil général...

Je laisse les marches funèbres de nos jours pour retourner dans ce grand salon somptueusement éclairé, où une musique brillante, et le *Vivat imperator*, qui fut de

nouveau chanté en chœur par tous les musiciens de l'Opéra, annoncèrent Napoléon et sa cour.

On cria : L'empereur ! et l'empereur vint en effet, se balançant sous un manteau de pourpre, d'or et d'hermine; il portait un chapeau retroussé, couvert de plumes blanches ; on voyait à sa démarche qu'il était plus fait pour l'uniforme d'un soldat que pour le manteau impérial. Malgré cela, il y avait quelque chose de si gigantesque dans cette petite stature, à laquelle il avait rattaché un si grand renom, que chacun retenait sa respiration comme si on était frappé de stupeur à l'approche de quelque étrange météore : — celui-là semblait, pour l'Europe, annoncer souvent des tempêtes. — Il regardait et lorgnait les femmes placées sur un double rang où elles attendaient, en tremblant, qu'il leur adressât la parole; il semblait vouloir pénétrer dans leurs âmes, comme s'il avait affaire à des hommes d'état. Il ne

lui eût peut-être pas été aussi facile de deviner les femmes que de pénétrer les hommes; ce sont des conquêtes qui peuvent échapper même à des conquérants.

L'impératrice avait perdu cet embonpoint que j'avais remarqué à Compiègne. Ses dames avaient placé sur ses épaules un grand châle. Napoléon, qui tenait à l'étiquette, se retourna assez brusquement, et lui dit : *Avez-vous froid ?* Elle comprit que le châle était de trop et le laissa glisser sur ses épaules, en répondant : — Ce sont ces dames qui avaient posé ce châle sur mes épaules. Napoléon jeta sur nous son œil scrutateur. Placée au second rang, j'échappai à l'interrogatoire bref et saccadé qu'il fit subir à une autre jeune personne bien timide qui se trouvait devant moi. A présent qu'il est du domaine de l'histoire, je ne serais pas fâchée de pouvoir dire : *il m'a parlé*. Voilà comme nous sommes tous, plus ou moins inconséquents dans nos désirs ou nos re-

gets. Il me semble que je lui aurais dit de fort belles choses, et probablement je lui aurais fait alors quelque réponse *bien niaise*, surtout s'il m'avait demandé, ainsi qu'à la jeune personne dont je viens de parler : *Combien avez-vous d'enfants ?* La pauvre petite rougit, s'embarrassa, et répondit en balbutiant *qu'elle n'était pas mariée. — Hein ! que dites-vous ? je ne vous entends pas*, continua Napoléon... Elle s'embarrassa encore plus... Il poursuivit son chemin et adressa l'équivalent de ce qu'il venait de dire à une femme moins timide qui répondit à ses questions, mais qui, probablement, s'était préparée à un tout autre sujet que celui qu'il aborda.

Si on pouvait sonder les pensées et les conversations mentales, combien ne verrait-on pas, à la cour, de ces impromptus faits à loisir, ou de ces *impromptus rentrés* qu'on n'a eu le plaisir de communiquer à personne, faute d'avoir été placé

sur le terrain où on voulait se poser plus en évidence.

Le bal fut animé; l'empereur avait traversé tous les salons. Il était à remarquer que ce soir-là il ne paraissait pas de fort bonne humeur. On parlait vaguement de quelques tracasseries de famille sur les préséances des princesses; du moins cela se répétait tout bas. Les échos, à cette époque, avaient peur de résonner; il était aisé de voir sur tous les visages un reflet de celui du maître, un de ces nuages qui gagnent tout le monde lorsque le soleil lui-même paraît s'obscurcir.

Paraître et disparaître, c'est vraiment tout le secret des cours et celui de la vie.

Napoléon sentait combien il est nécessaire d'occuper les Français par la gloire ou les plaisirs. Sa cour offrait l'assemblage du luxe militaire et du luxe des grands dignitaires; des ambassadeurs, ou des rois qu'ils étaient chargés de représenter, et

qui venaient personnellement grossir la cour où ils venaient prendre ou donner des leçons de grandeur et d'étiquette ; des femmes rivalisaient pour plaire et pour briller. Sous l'empire, nous *avons été bien grands* ; je ne crains pas d'être démentie, même par la cour actuelle, en disant : sous la restauration, nous *avons été bien heureux*.

On donna des bals déguisés et masqués. On forma des quadrilles qui occupèrent la cour et la ville. Quelques billets réservés aux curieux nous donnèrent entrée dans de petites loges d'où l'on découvrait la salle entière et les élus qu'on y avait admis en dominos ou en costumes. Différents quadrilles se succédèrent. La jolie Pauline, entourée de ses dames, entra en dansant au son d'une musique vive et gaie; elles agitaient avec grâce des castagnettes, faisaient mouvoir de jolis petits pieds, et portaient le costume des villageoises de la Calabre.

La reine Caroline avait aussi adopté un costume italien, mais ne produisait pas autant de sensation.

On vit arriver un quadrille de Péruviens et de Péruviennes, étincelant de pierreries et de diamants. La taille charmante de la reine Hortense se faisait remarquer au milieu de ce groupe de jolies femmes. Des tuniques de gaze et argent, serrées par des ceintures en diamants; une coiffure qui fut bientôt généralement imitée et qui ornait la tête d'une couronne en plumes fixée par un ou deux rangs de diamants; tel était l'ensemble éclatant auquel présidaient le goût et les grâces de la reine Hortense.

Je me rappelle une idée non moins gracieuse qu'on lui attribue; elle disait à Napoléon que sa mère était une image de la prière, entre la puissance et l'infortune; il y a du charme dans ce peu de mots.

Le quadrille que je viens de retracer

attira un cri de surprise et d'admiration ; on se croyait transporté au Chili, au Pérou, au milieu des richesses d'un nouveau monde. Pour rendre l'illusion plus complète, après une pantomime en quelques scènes assez bien rendue, un prisonnier espagnol, enchaîné par des chaînes d'or et de pierreries, fut délivré par les Péruviennes. On se serait bien mieux identifié avec cette pantomime, si on n'avait pas aperçu, auprès de ce quadrille, le domino blanc qui s'agitait pour rappeler chaque Péruvien au rôle qu'il devait jouer.

Les Péruviens furent suivis de plusieurs Cauchoises, parmi lesquelles, à un plus grand luxe de dentelles, à de beaux bras recouverts de bracelets plus beaux encore, on reconnaissait la taille, le port, la démarche et l'air de supériorité qui distinguent si aisément une impératrice en villageoise, ne fût-ce même que par cette déférence qui faisait reculer de quelques pas ceux qui étaient près d'elle. Il y avait

dans ce groupe plus de gravité que de gaieté; on y trouvait tout l'ennui de la pompe souveraine qui marque tout au sceau de l'étiquette. Pourquoi la reprocher aux souverains? N'est-elle pas plutôt un fardeau pour eux que pour les peuples?

Madame R., femme du mameluck de ce nom, était dans la loge où nous nous trouvions; elle nous désigna les personnages qui se succédaient. C'était une petite femme assez fraîche, qui avait un petit nez retroussé, des cheveux bruns et un diminutif de rivière en chatons autour du col. R.... vint plusieurs fois dans la loge; il avait une figure bien pleine, bien réjouie, un visage qui paraissait franc et ouvert; il suivait alors des yeux et avec un air de sollicitude et de tendresse un domino vert qu'il nous dit être l'empereur. Ce ménage jouait aussi son rôle auprès de nous, car nous étions les badauds avides de les entendre parler,

comme s'ils allaient nous révéler les secrets de l'État.

— Il a l'air de mauvaise humeur, parce que cette dame vient de le reconnaître, dit R.... en riant; il n'aime pas au bal que l'on sache que c'est lui.

— Ce n'est pas comme sur un champ de bataille, reprit un de ses admirateurs.

Cette conversation fut interrompue par des glaces, qu'on nous servit à profusion et qui auraient consolé les curieux et les gourmands de ne pas être de la fête, si les bâillements du prince Kourakin, qui venait d'ôter son masque, n'eussent prouvé, aussi bien que les traits d'un grand nombre de danseurs, que nul ne s'était moins amusé que ces gens si amusants pour les spectateurs, qui trouvaient là plus d'un genre de travestissement. Le prodigieux embonpoint du prince Kourakin rendait le sien complétement illusoire. Le masque de la diplomatie, comme celui qu'il por-

tait, est souvent trahi par les circonstances qu'on ne peut prévoir ni empêcher.

Une femme vêtue en *jadis* et *aujourd'hui* vint encore augmenter ce que les souvenirs offraient de piquant et de curieux pour l'observateur, qui s'amuse de tout sans haine comme sans aigreur, et que l'on voit souvent disséquer la pauvre nature humaine, sans pouvoir la recomposer mieux qu'elle n'était. A moitié coiffée comme au temps de Louis XV, cette femme, l'épigramme du bal, soutenait un de ses bras, couvert d'engageantes, sur un panier. A moitié vêtue à la moderne, coiffée en cheveux, portant une robe légère, elle offrait ainsi l'image de deux cours dans une seule cour ; le passé, le présent; la mode aussi changeante que les gouvernements, et par conséquent les gouvernés. Quelle allusion plaisante on aurait pu en faire à cette nuée de courtisans qui se pressaient sur ses pas, sans se douter peut-être du rapprochement que

jadis et *aujourd'hui* venait de faire naître entre eux! Ce rapprochement termina pour moi la soirée, et ce qu'il y avait de remarquable dans cette brillante réunion.



PROGRAMME

DU QUADRILLE

EXÉCUTÉ AU PALAIS DES TUILERIES

DEVANT

LEURS MAJESTÉS IMPÉRIALES [1].

[1] Ce programme d'un quadrille qui eut lieu aux Tuileries, à une époque à laquelle on y donnait des fêtes si brillantes, est peu connu et ne sera pas sans intérêt.

Si l'auteur n'existe plus, il aura eu un bonheur que tous les auteurs n'ont pas : celui de voir survivre une œuvre qui, peut-être, à ses yeux, n'avait que le mérite de l'à-propos ; s'il est encore de ce monde, il retrouvera sans doute avec plaisir un des succès de sa jeunesse.

PERSONNAGES.

L'ESPÉRANCE. . . .	La princesse PAULINE.
L'AMOUR.	L'infante d'ESPAGNE.
L'ANNÉE.	La comtesse DUCHATEL.
LE PRINTEMPS. . .	La baronne de MÉGRIGNY.
MARS.	Le comte JUST de NOAILLES.
AVRIL.	La comtesse de GRAMMONT.
MAI.	La baronne de SALUCE.
L'ÉTÉ.	La duchesse de BASSANO.
JUIN.	Le baron de TALHOUET.
JUILLET.	Le comte de BELISSEN.
AOUT.	Madame BRANCAMP.
L'AUTOMNE.	La duchesse de CASTIGLIONE.
SEPTEMBRE.	La comtesse REYNAULT.
OCTOBRE.	Le baron de MONTBRETON.
NOVEMBRE.	La baronne d'AUDENARDE.
L'HIVER	La comtesse de MONTMORENCY.
DÉCEMBRE.	Le comte de GRAMMONT.
JANVIER.	Le comte DUMANOIR.
FEVRIER.	La comtesse KLEIN.

PROGRAMME DU QUADRILLE.

Aimable Fiction, déesse ingénieuse
Qui, sans la dérober, cache la vérité
Sous l'enveloppe fabuleuse
D'un apologue avec art inventé,
Descends de ton céleste empire;
Viens m'inspirer! viens accorder ma lyre!
Et qu'avec toi mes chants remontent vers les cieux,
Portent aux immortels notre espoir et nos vœux!
Brillante de jeunesse et de palmes ornée
Au retour des beaux jours, on prétend que l'Année,
Dans le sein de la Paix goûtant un doux repos,
Du signe des saisons formant son diadème,
Tenant le cercle d'or, noble et fidèle emblème
De l'immortalité que lui donne un héros,

Sous ses augustes lois heureuse et triomphante,
Et semant, comme lui, sa course de bienfaits,
Pour leur donner un prix convoqua ses sujets.
Le *Printemps* ressaisit sa robe verdoyante,
Agite, en accourant, le flambeau nuptial,
Ramène avec lui *Mars*, à l'armure éclatante;
Avril, déjà paré du bouton virginal;
Et *Mai* qui donne ensemble, aux bosquets la verdure,
Aux amours les gazons, aux lilas leur parure.
L'*Été*, sous les traits de Cérès,
Paraît bientôt, le front ceint des dons de Palès.
Tantôt elle jonchait les champs d'épis superbes,
Tantôt accumulait l'or de ses blondes gerbes,
Et guidait, tour à tour, aux doux bruits des chansons,
Le mois charmant des prés et celui des moissons!
Conduite par l'*Automne* au son du cor, Diane
Représente *Septembre* aux regards du chasseur;
Octobre était le dieu que chérit le buveur,
Et *Novembre* accourait sous les traits d'Ariane.
Couronné de frimats, l'*Hiver* brumeux conduit
Le mois sombre et glacé, qui prolonge la nuit,
Janus, au double front, et l'aimable Folie,
De la saison des jeux joyeuse allégorie.
Aux genoux de l'*Année*, à son tour chaque mois
Apporte ses tributs et fait valoir ses droits.
Tantôt, les dons de Flore avaient la préférence;
Tantôt, ceux de Pomone emportaient la balance;
Lorsque *Mars* vint enfin offrir de verts lauriers,
Présent que lui donna le plus grand des guerriers.
Mars allait l'emporter! quand chaque mois soudain
S'élance vers le prix, un laurier à la main!
Ils en ont tous reçu du fils de la Victoire.

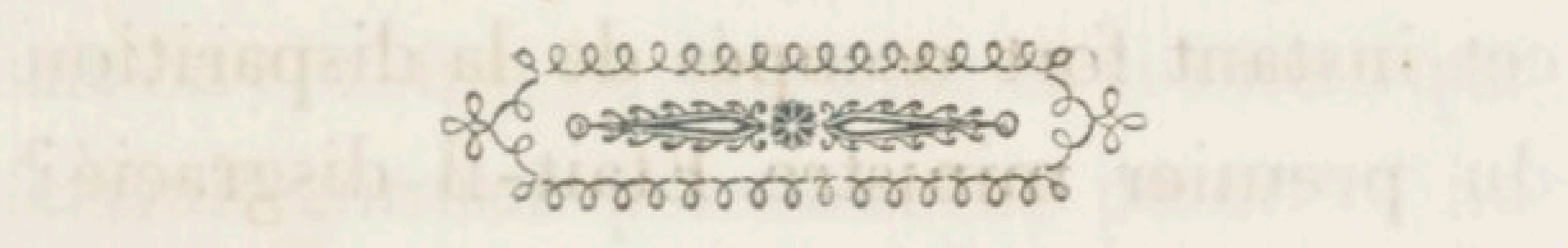
Tous ont vu ses combats, tous ont vu ses succès,
Et chaque jour est fier de l'un de ses hauts faits!
La palme entre les mois reste encor suspendue,
Une douce harmonie est au loin entendue.
L'*Espérance* paraît! ses traits pleins de douceur
Dès l'horizon lointain annonçaient le bonheur.
La plus jeune saison est sa touchante image;
La bonté l'embellit, la grâce est son partage.
Vers la *France*, à pas lents, dirigeant son essor,
Elle porte un berceau semé d'abeilles d'or!
Le monde entier sourit à ce brillant présage.
Pour sauver ce berceau de tout funeste orage,
Vers les mois, l'*Espérance* a tourné ses regards!
Partout elle lui cherche un favorable ombrage,
Et vient le déposer sous les lauriers de *Mars!*
Un présent aussi doux fait pencher la balance;
Pour parer le berceau chaque saison s'élance,
Chaque mois, à l'envi, dispense ses faveurs;
Tous lui forment un dais de lauriers et de fleurs,
Tous portent le berceau sur les marches du trône:
Tableau noble et touchant, qui semble réunir
Aux trésors glorieux que le présent nous donne,
Les trésors qu'un enfant promet à l'avenir!
Sur nos destins futurs l'*Espérance* est tranquille;
Elle part, et flattant le plus cher de nos vœux,
Son écharpe azurée, en remontant aux cieux,
Laisse, au fond du berceau, voir les armes d'Achille.



Tous ont vu ses combats, tous ont vu ses succès;
Et chaque jour est fier de l'un de ses hauts faits!
La palme entre les rois reste encor suspendue,
Une douce harmonie est au loin entendue:
L'Espérance paraît! ses traits pleins de douceur
Dès l'horizon lointain annoncent le bonheur.
La plus jeune saison est sa touchante image;
La feuille l'embellit, sa robe est son partage.
Vers la France, à pas lents, dirigeant son essor,
Elle porte un berceau semé d'abeilles d'or!
Le monde entier sourit à ce brillant présage.
Pour sauver ce berceau de tout funeste orage,
Vers les rois, l'Espérance a tourné ses regards;
Partout elle lui cherche un favorable ombrage,
Et vient le déposer sous les lauriers de Mars.
Un présent aussi doux fait pencher la balance:
Pour parer le berceau chaque saison s'élance,
Chaque mois, à l'envi, dispense ses faveurs;
Tous lui forment un dais de lauriers et de fleurs,
Tous portent le berceau sur les marches du trône.
Tableau noble et touchant, qui semble réunir
Aux trésors glorieux que le présent nous donne
Les trésors qu'un enfant promet à l'avenir!
Sur nos destins futurs l'Espérance est tranquille,
Elle part, en flattant le plus cher de nos vœux;
Son [illegible] assurée, en remontant aux cieux,
Laisse, au fond du berceau, les armes d'Achille.

LA FIN DU RÊVE D'UN AMBITIEUX,

CONTE PHILOSOPHIQUE.



Un grand roi du Mogol, que l'on pourrait comparer à tous ceux qui ont le malheur de régner, était entouré de cet essaim de papillons dorés qui voltigent autour du trône et se brûlent étourdiment les ailes au foyer de l'ambition, brasier ardent qu'il ne sera jamais nécessaire d'entretenir à la cour, que l'on alimente cependant par des

cordons, des croix, des soleils, des étoiles, que tout le monde semble dédaigner.

Les courtisans de mille couleurs, tour à tour rampants ou légers, changeant de robe comme nos chrysalides, étaient dans cet instant fort occupés de la disparition du premier ministre. Était-il disgracié? Non; une disgrâce laisse de l'espoir. Changé d'emploi? — Non; cela n'aurait pas épouvanté les solliciteurs, car ils sont habitués à prendre toutes les nouvelles directions.

Que venait-il donc d'arriver à cet homme si privilégié la veille? Un de ces revers plus frappants que l'infortune, plus inattendus que la grandeur, plus subits que la faveur, et contre lesquels la faveur même ne peut rien. Au moment où le ministre venait de mettre la dernière main à un projet de loi qui avait donné le cauchemar à tous ceux qu'on avait chargés de le contrôler, il était tombé dans un assoupissement profond; on ne se met jamais l'es-

prit à la torture impunément. Un engourdissement moral et physique, une *paralysie sur la langue* venait de s'emparer de lui. Son excellence ne pouvait plus ni *parler*, ni *écrire*. — Quel dommage, disait-on, lui qui parlait tant et si bien ; qui écrivait comme personne ne pense et ne parle. Son excellence avait fait tout ce qu'elle voulait faire ; mais un ministre sans parole n'inspire plus la même confiance. Il y suppléa tant qu'il put par ses gestes : ne faut-il pas toujours un peu de mouvement à un ministre pour ranimer les gens qui aiment l'activité? La léthargie cependant gagna tous ses membres et finit par être complète : pour avoir trop usé ses facultés intellectuelles, le ministre n'en avait plus ; il était réduit au silence, en dépit de tous ses efforts. Les courtisans ne parvenaient plus à le réveiller. Aussi s'agitèrent-ils tant qu'il eut les yeux ouverts, parce qu'il pouvait encore les voir ; mais sitôt qu'ils crurent

avoir obtenu son dernier regard, on ne songea plus qu'à lui rendre les derniers honneurs. On voulut même succéder à ceux qu'il recevait la veille. Manque-t-il jamais d'hommes zélés ou officieux pour enterrer un homme en place?...

Il n'était question à la cour que de la pompe que l'on mettrait à cette cérémonie, et tout *ce bruit* n'était cependant que pour un homme qui avait cessé *de faire du bruit* dans ce monde où l'on ne s'inquiète guère des gens que l'on n'entend ou ne voit plus. N'importe, les poëtes renchérissaient et modulaient sur la lyre les sons les plus lugubres et les plus touchants. Les sculpteurs employaient leurs ciseaux à immortaliser ce qu'Atropos venait de détruire, en tranchant le fil auquel les plus habiles et les plus grands ne sont que suspendus. On aurait presque été tenté de s'écrier, en voyant de nouveaux concurrents succéder aux premiers : Voilà un mort qui fait revivre le commerce et

qui protége les arts! Les auteurs se disputaient entre eux le plaisir de faire une épitaphe; tout le monde portait son tribut.

On ne voulait pas que la dernière demeure du ministre fût moins belle que celle qu'il venait de quitter. Par une attention délicate et prévoyante, le mausolée était assez spacieux pour servir de retraite à tous ses successeurs. Ne voyait-on pas, par une nouvelle expérience, combien la durée de l'existence d'un ministre est incertaine? Afin de donner à cet asile du repos une teinte moins effrayante, on eut grand soin d'entourer le monument de fleurs, d'arbres toujours verts, de mille oiseaux qui y gazouillaient les charmes d'un printemps éternel, car tous les artifices de la nature s'unissaient à ceux de l'art.

Je fais un conte, il ne m'en coûte pas plus de m'entourer de quelques prestiges, puisque je me transporte dans des con-

trées inconnues ou lointaines. En réfléchissant sur la fin de l'existence, les humains semblent vouloir encore se rappeler les charmes qu'elle peut avoir. A voir la dernière retraite des grands, ne la croirait-on pas le berceau des grandeurs qu'elle est destinée à ensevelir ?

Cependant les ambitieux, les rivaux du défunt, accourent en foule. On trouve des candidats par centaines. Il n'en faudrait qu'un bon ; mais où le découvrir ?

Un ministre à venir ressemble à l'âge d'or; est-il arrivé au ministère, il devient d'argent; quelques années après, d'airain; il finit par succomber au moment où il se croyait de fer. C'est ordinairement pour avoir tout converti en métal qu'il se prive des premiers aliments qui fortifieraient son existence politique : la justice, la bonne foi, l'oubli de ses intérêts pour ceux des autres; toutes ces raretés qui sont à la portée de tout le monde; dont on parle beaucoup ; que l'on prise fort sans jamais

en faire usage, ou du moins qu'on ne rencontre pas toujours.

On venait d'escorter le défunt ; on allait proclamer son successeur. Les suffrages se partageaient ; chacun était tenté de protéger le protecteur qu'il voulait se donner par la suite.

La nouvelle excellence fut saluée comme l'aurore d'un beau jour. Les uns obtenaient, les autres espéraient, d'autres enfin attendaient ; tous voulaient obtenir. Étourdi de tant d'acclamations inaccoutumées, l'homme privilégié a besoin de respirer ; il s'écarte de la foule, il s'arrache à ces adorations enivrantes qui montent au cerveau le plus robuste ; il s'égare dans les bosquets du palais ; il ose à peine se confier à leurs échos : ceux des cours sont si indiscrets ! Déjà sa contrainte commence ; il n'ose plus parler haut, car il redoute que l'on n'interprète sa pensée, que l'on n'interroge son visage. Il s'enfonce dans le bocage où son prédécesseur

gít abandonné ; il y vient chercher la philosophie, y combattre l'ambition. Un siége commode, fraîchement élevé ; des pierres taillées avec un soin qui atteste encore plus de luxe que de solidité ; de la mousse, des fleurs, de la recherche, de la simplicité, des guirlandes, des festons, le parfum des plantes odoriférantes, tout contribue à embellir cette retraite qui semble l'inviter au repos et à la méditation. Deux fontaines jaillissent non loin du monument le plus magnifique. L'une porte ces mots : *eaux du Pactole ;* l'autre, ceux-ci : *eaux du Léthé*. La première est destinée à fertiliser le ministère pendant l'existence du ministre ; la seconde n'entraîne-t-elle pas dans le courant de ses flots argentés les souvenirs et les hommages de la multitude ?

Quel vaste champ à exploiter pour le nouvel élu, qui vient se livrer à d'utiles recherches, et qui veut y puiser des leçons ! Qu'il est difficile de concilier des

intérêts différents, d'oublier les siens pour ceux des peuples ! Quelle tâche que d'être à la fois juge et partie dans la cause dont on accepte toute la responsabilité ! Que faire dans ce dédale, où l'intégrité s'est si souvent perdue ? Comment faut-il s'y prendre pour marcher sur les traces d'un *Suger* et d'un *Sully* ? aurait-il pu se dire mentalement, s'il n'avait pas rêvé au Mogol, que j'ai désigné au hasard ?

Être le père de sa patrie, l'ami de son roi, l'ennemi de l'ambition, le soutien du peuple, se dit alors tout haut le ministre que je m'amuse à créer, parce qu'il serait peut-être du goût de tout le monde, et que jusqu'à ce jour, cela paraît difficile à concilier. Je vous prie de croire que je n'écris pas l'histoire, j'écris un conte fantastique. Commençons à réformer les abus qui ébranlent la justice et finissent par renverser un état ! Un ministre ne doit briller qu'à l'ombre du trône, lorsqu'il le fait respecter par des vertus. Pro-

tégeons le mérite, et les intrigants disparaîtront; réduisons les calculs de la cupidité, seule réduction favorable à la bonne foi; mettons un terme aux spéculations hasardeuses. Du jour où il sera de l'intérêt des hommes de se montrer vertueux, les actions vertueuses éclateront de toutes parts. Je vais suivre un système tout à fait opposé à celui de mon prédécesseur: il ne comprenait pas sa mission, ni l'esprit public; *retirons le projet qu'il a présenté*, *réformons les abus*.

Un profond gémissement répond au nouveau ministre effrayé d'un tel murmure, il regarde autour de lui; il soulève enfin la pierre qui recouvre l'*ambitieux paralysé*. Un spectre menaçant apparaît à ses yeux; il retrouve les traits de son rival, qui sort du mausolée. Soit effet du saisissement causé par le mort, ou plutôt *par le mort vivant*, il tombe à son tour pour ne plus se relever et s'écrie: — Est-ce donc ainsi qu'il me cède sa place!

— Voilà la fin des grandeurs, reprend le ressuscité, tu meurs avec tes vertus et tes beaux projets. L'expérience des autres et de soi-même apprend ce que l'on ne connut point au faîte du pouvoir. M'en voilà revenu; ce voyage philosophique en vaut bien un autre; l'empressement de mes héritiers a manqué me coûter cher. Quittons un emploi pour la retraite; au moins y vivrai-je à mon aise et personne ne mettra d'impôts sur mes derniers jours. Renonçons à un encens dont les émanations sont si funestes, qu'elles produisent l'effet de l'opium sur les gens en place. Lorsqu'ils compromettent la fortune publique, ils atteignent souvent celle qu'ils possèdent; le temps de la faveur n'a que la durée d'un rêve. L'ivresse, le délire, la mort ou le regret, l'envie ou le blâme et quelquefois l'un et l'autre, menacent toujours celui qui s'élève, et relèvent souvent celui qui est tombé.

Le ministre ne reparut plus; la leçon

avait été assez forte ; il légua le mausolée à son survivant. J'abandonne aussi le rêve de mon ambitieux à celui qui n'aura pas peur de son ombre. On ne pourra pas me soupçonner, du moins, de vouloir être un ministre.



PARIS DE NOS JOURS.

Paris sera toujours Paris, en dépit des *memorandum*, nom barbare qui épouvante comme la Marseillaise. Paris est le séjour des plaisirs et de la douleur, du luxe et de la misère, qui se succèdent ou se heurtent partout.

La vie parisienne renaît pour les uns comme le phénix, se transforme comme

la chrysalide pour les autres. La mode revêt aussi les ailes du papillon et dicte toujours des arrêts à l'étranger. Elle reste française et conserve ses succès. Elle brille à l'éclat du jour comme à celui des lumières; elle embellit les belles, essaye de métamorphoser les laides, car l'illusion a aussi ses charmes. Ne nous suit-elle pas dans l'éloignement, dans la vie et partout? La mode passera, que l'illusion nous restera encore.

Autrefois le Parisien était gai; il est devenu triste comme la politique; cette vieille au teint bilieux, à la parole aigre, aux souvenirs amers, au costume sombre, à la robe sanglante. Elle amasse autour d'elle des journaux, sans savoir auquel donner la préférence, car l'opinion du jour n'est presque jamais celle de la veille. Elle végète au milieu des cyprès et des torches funèbres.

Le *memorandum* si peu poétique de lord Palmerston lui sert d'élégie. Elle

s'empare de l'écaillère d'huîtres, du cocher de fiacre, de l'antichambre, après avoir déserté le salon, où la présence de cette sibylle vient épouvanter les jeunes et les vieux. Depuis que le journalisme court les rues avec la politique, comme les orgues de Barbarie, l'harmonie disparaît. Il me rappelle ce vieil aveugle qui accompagne, en râclant sur un mauvais violon, sa compagne couverte de haillons. Ils chantent ensemble :

La fortune,
Importune,
Nous paraît
Sans attrait.
Il n'est point
De bonheur,
De plaisir,
Sans l'amour.

Le peuple français était autrefois comme le savetier de la fable : depuis qu'il a voulu jouer le rôle du financier, il n'en est pas plus riche, mais il est moins gai.

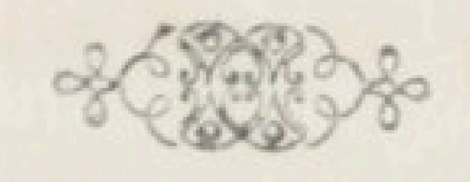
La république, ce rêve d'un cœur généreux, lorsque ce n'est pas celui d'un voleur qui cherche à s'enrichir, nivellerait les fortunes, qu'elle ne nivellerait pas les prétentions; car on les retrouverait dans ces brillants salons où nos modes ont établi l'égalité des âges, sans parvenir à détruire les distances marquées par la nature comme par le changement des saisons. Le charme d'un air pur, les fleurs qui naissent sous nos pas, contrastent avec l'hiver des ans et celui de Paris; la bienfaisance du moins peut y apporter son tribut, car elle embellit tous les costumes et convient à tous les âges.

La musique met tout à l'unisson, lorsqu'elle ne fausse pas son principe. Abandonnons-lui le soin de mettre d'accord les dilettanti. Espérons que, par des cris forcés, elle ne jettera pas l'alarme au foyer de l'Opéra où, de nos jours, on va chercher d'autres émotions que celles de l'harmonie.

Le personnage de Robert charme sur sur la scène ; celui de Bertram, ne pourrait-il pas nous rappeler l'agiotage, ce Satan de la Bourse, qui entraîne dans un gouffre tant de joueurs désespérés ?

Hélas! le Parisien sémillant est souvent un lion dévorant, lorsqu'il n'est pas le perroquet qui babille et qui revêt toutes les nuances. La France a toujours été si belle, qu'elle sera toujours bien conservée. C'est une bonne mère qui se verra rajeunir et renaître dans ses enfants.

L'espoir et l'avenir sont de tous les temps.



Le personnage de Robert charme sur la scène ; celui de Bertram, ne pourrait-il pas nous rappeler l'agiotage, ce Satan de la Bourse, qui entraîne dans un gouffre tant de joueurs désespérés ?

Hélas! le Parisien sémillant est souvent un lion dévorant, lorsqu'il n'est pas le perroquet qui babille et qui revêt toutes les nuances. La France a toujours été si belle, qu'elle sera toujours bien conservée. C'est une bonne mère qui se verra rajeunir et renaître dans ses enfants.

L'espoir et l'avenir sont de tous les temps.

PROMENADE A BACCARAT.

Nous nous sommes promenés aux environs de Baccarat[1], en nous dirigeant vers des grottes situées entre cette ville et Ravon.

Des prairies superbes, des coteaux fleuris, la Meurthe coulant au bas de ces prai-

[1] Voir ci-après la notice sur le *Jeune Pâtre*.

ries et de ces coteaux, offrent un coup d'œil enchanteur.

L'âme se repose dans la contemplation de la nature parée de tous ses dons. On y voit tout en harmonie : les hommes ne semblent-ils pas devoir être heureux, lorsqu'on est tenté de les croire meilleurs? C'est ce qu'on éprouve à l'aspect d'un beau jour, entouré de quelques amis qui viennent en jouir avec vous dans la solitude.

Près d'une maison de simple apparence, on lisait (car j'écris, à présent, sous l'impression de mes souvenirs), on lisait, dis-je, une inscription latine, et non loin de là, se trouvaient des grottes que nous atteignîmes après avoir gravi une petite colline.

Un homme, dont les vêtements grossiers contrastaient avec ses expressions choisies, nous donna quelques détails sur ce qui s'offrait à notre vue.

On apercevait en lui les débris d'une

fortune passagère, les résultats d'une éducation solide et soignée. L'instruction nous distingue dans le monde, le langage d'une bonne éducation a un caractère particulier que l'on reconnaît sous un habit de bure, comme sous un habit de velours. Enlevez la fortune au mérite, il restera supérieur aux événements; la médiocrité chercherait vainement à se parer de ses dépouilles en se couvrant de quelques lingots d'or.

Voici ce que notre cicerone nous raconta sur l'origine de l'habitation qu'il nous montrait.

Un jeune pâtre, examinant avec une lunette d'approche les astres qu'il voyait briller dans le ciel, son heureuse étoile amena près de lui un des ducs de Lorraine, qui remarqua son attention à cette étude astronomique; le prince se fit un plaisir de l'interroger sur l'objet de ses recherches. La vivacité de l'esprit, les reparties du jeune pâtre, charmèrent le duc

de Lorraine, qui lui donna les moyens de perfectionner ses études. Le pâtre devenu savant, le pâtre devenu riche, ce qui arrive plus rarement à ceux qu'on ne voit aspirer qu'à la science, fit bâtir dans les lieux témoins de son élévation une retraite à laquelle il en rattacha le souvenir par une inscription latine.

Le génie ou le mérite n'a jamais à craindre de rappeler son origine, un parvenu cherche seul à la faire oublier. Le pâtre disposa de son habitation en faveur de pauvres ermites qui, jusqu'à ce jour, n'avaient vécu que dans des grottes peu profondes et fort humides. Ils se retiraient, pendant quarante jours consacrés à la pénitence, dans une espèce d'excavation, où ils pouvaient à peine remuer.

Celui qui nous raconta ces particularités, était un ancien officier de cavalerie. Pour avoir servi de caution à son beau-père, il perdit une fortune honorablement acquise. Réduit avec sa femme et huit en-

fants à l'état le plus déplorable, il nous dit de l'air résigné d'un homme familiarisé avec les épreuves de la vie : Cette demeure sauvage convient aux victimes des vicissitudes humaines et à ceux qui n'ont plus de recours que dans la Providence.

Ce brave et ancien militaire, qui naguère jouissait d'une heureuse aisance, qui possédait un rang distingué, qui commandait à des soldats, se trouve trop heureux de loger sous l'humble toit de quelques pieux hermites, asile qu'un simple pâtre tiré de l'obscurité par un prince bienfaisant, a destiné pour abri à ceux que le sort y enverrait à sa place.

Quelle leçon pour cette foule de petits ambitieux sans renom qui prétendent s'emparer de la terre entière parce qu'elle a le fardeau de les supporter.

Nous étions ensevelis dans les plus tristes réflexions ; la fraîcheur d'un bois charmant, des touffes de chèvre-feuille, le ga-

zouillement des oiseaux qui célèbrent la renaissance du printemps pour les gens heureux, comme pour ceux qui ne le sont plus; tout s'associait aux beautés de la nature, sans parvenir à nous distraire de cette rêverie qui s'attache aux bienfaits, comme aux épreuves de ce monde.

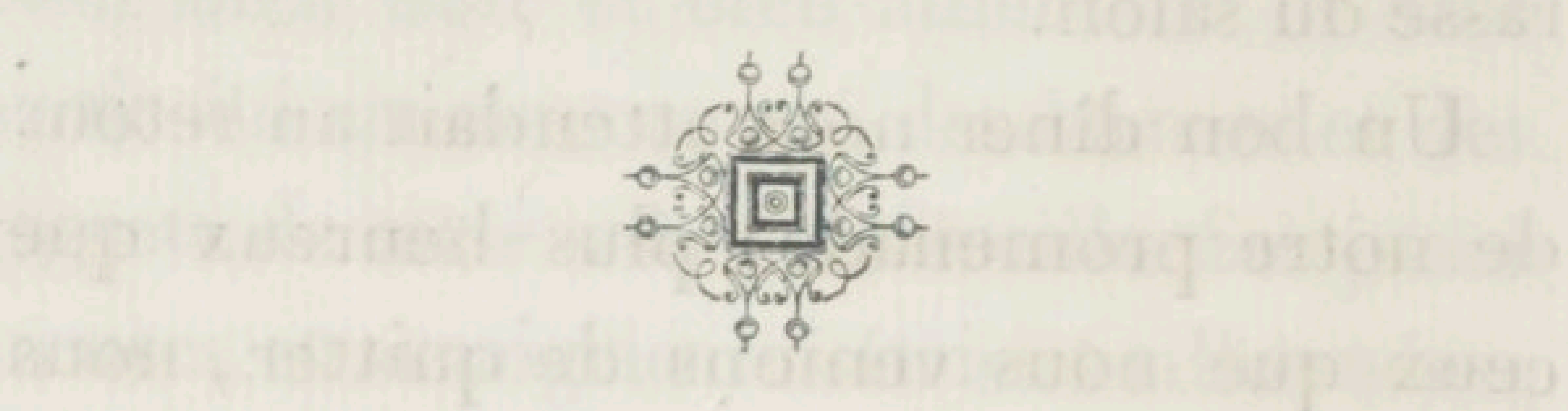
Nous rencontrâmes en chemin la femme du malheureux officier. Elle lui portait un pain bien noir et bien amer, car il doit avoir été souvent arrosé des larmes et des regrets de cette mère de famille. Ses joues creuses et amaigries en étaient sillonnées; sa taille était moyenne, ses cheveux commencaient à blanchir. Des traits brunis par le soleil laissaient apercevoir la trace de ses longs malheurs; elle avait, enfin, toute l'expression que nous donne l'infortune. L'âge détruit moins la beauté d'une femme que la souffrance; c'est elle qui décolore la vie, qui en brise les ressorts. Une mère voulût-elle concentrer ses douleurs, on en retrouverait l'empreinte sur

ses traits. Cette pauvre femme paraissait plus forte de courage que d'espoir en allant rejoindre sa famille.

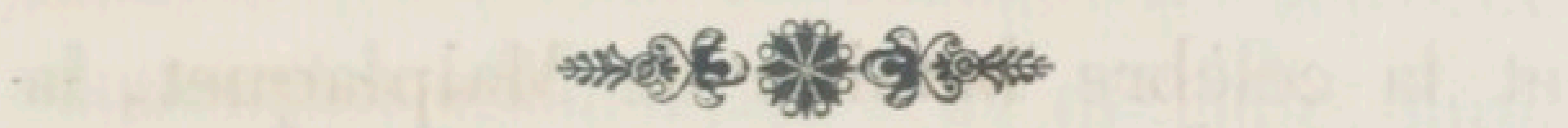
On vendait le château qui lui avait appartenu et que nous allâmes visiter. On ne l'estimait que douze mille francs. Les appartements en étaient bien distribués; la position de ce domaine est superbe ; on découvre une vue magnifique de la terrasse du salon.

Un bon dîner nous attendait au retour de notre promenade; plus heureux que ceux que nous venions de quitter, nous pouvions songer sans crainte au lendemain. Combien d'heureux du siècle se plaignent souvent du repas qu'ils font, sans songer à tant d'infortunés qui doivent se plaindre avec plus de raison de celui qu'ils ne peuvent plus faire! On se plaint aussi de l'intempérie des saisons; et le bouleversement des éléments, comme celui des révolutions, renverse les chênes, tout en agitant les roseaux.

Nous revînmes l'imagination bien préoccupée du souvenir de l'élévation du pâtre et des malheurs de l'ancien châtelain.



DUVAL.



Duval naquit, en 1695, d'un pauvre laboureur, au petit village d'Antonay en Champagne.

Orphelin à dix ans, chassé de son pays à quatorze, parce qu'il ne trouvait pas moyen d'y être employé, le pauvre Duval se mit à marcher, au hasard, dans l'affreux hiver de 1709. Cette année fut

remarquable : Charles XII se vit contraint de se retirer à Bender en Turquie, après avoir été battu à Pultava. Auguste remonta sur le trône de Pologne. Stanislas se retira dans le duché de Deux-Ponts ; et la célèbre bataille de Malplaquet, la retraite savante du maréchal de Boufflers, sont autant de souvenirs historiques qui se rattachent à cette époque. C'est une singulière concordance qui se retrouve souvent entre les éléments et les révolutions humaines. On dirait parfois, qu'il règne dans l'atmosphère et la constitution des états, la même influence qui réagit sur la constitution physique et les impressions morales.

En général, on aime assez les grands hommes avec lesquels on peut s'identifier par l'âge, le rang, la position sociale et, ce qui les rapproche de nous, par la souffrance ou le succès. On se résigne, on espère avec les autres.

Nous avons donc laissé ce pauvre Duval

en pleine campagne, sans pain, sans asile, couvert de neige. La petite vérole vint encore augmenter ses maux. Combien de mes heureux lecteurs jouissent, dans ce moment, de tous les soins qui peuvent adoucir les effets d'une telle maladie, sans savoir se résigner à de légères privations, que leur guérison doit souvent exiger! C'est auprès d'un bon feu, dans une bonne robe de chambre, qui donne l'air d'un pacha au fashionable de nos jours; les pieds appuyés sur des chenets dorés, tenant légèrement un cigare ambré, que bon nombre de jeunes gens se livrent à leur impatience sans essayer de vaincre la douleur. Des soins consolants peuvent l'adoucir, mais Duval, au lieu d'une bonne chambre, d'un bon lit, d'un bon feu, dans l'hiver le plus rigoureux, n'avait, pour toute retraite, qu'une étable et un tas de fumier, sous lequel on l'ensevelit.

Que m'importe Duval? dira quelque heureux du siècle; que signifie sa lamen-

table histoire? A quoi bon nous raconter ce qui se passait en 1709?—C'est que s'il y a bien des rapprochements dans l'histoire, il n'y en a pas moins dans l'infortune : ce n'est pas pour Duval, ce n'est pas même pour mes lecteurs, c'est pour de pauvres victimes de l'inondation que j'écris. On trouve encore de nos jours des enfants aussi malheureux et aussi délaissés que celui qui errait en 1709, et nous voici en 1840, époque fatale, où tant de désastres demandent tant de secours! Si je pouvais vous conduire dans un galetas et dans les chaumières, vous en verriez beaucoup qui souffrent autant que Duval.

La chaleur du fumier facilita l'éruption de la petite vérole; le maître de la ferme où on l'accueillit n'avait pas de quoi vivre, et cependant il en trouvait un plus malheureux que lui, car Duval n'avait pas même une habitation. Celui-ci n'eut pour toute nourriture qu'un peu de bouillie à l'eau, du pain desséché qu'il faisait

dégeler dans son fumier. Les moutons, ses seuls compagnons d'infortune, venaient lui lécher les mains; il craignait de communiquer son mal à ces pauvres animaux, tant la reconnaissance semble devoir s'attacher à tout ce qui souffre, et aux consolations qu'on nous donne! Un ingrat, comme une mauvaise mère, est une des monstruosités de la nature qui font le plus d'horreur lorsqu'on les rencontre.

Quelque faibles que fussent les secours donnés au pauvre Duval, ils étaient encore au-dessus des moyens du fermier. On le transporta, couvert de haillons et de foin, chez un bon curé du voisinage. Dès que ses forces le permirent, il fallut encore quitter cet asile, car la famine désolait tout le pays. Il ne désespéra pas cependant.

Dieu laissa-t-il jamais ses enfants au besoin ?
Aux petits des oiseaux il donne la pâture,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature....

Ne sachant où reposer sa tête, Duval entendit parler du Midi, de l'Orient. L'obligation de voyager lui donna sa première leçon de géographie. Il marche vers le point où le soleil lui paraît se lever; il traverse la Champagne : cette province, qui fut réunie à la couronne par le mariage de Philippe le Bel avec Jeanne de Navarre, lui offrit d'abord l'aspect d'un pays aussi misérable que lui; par degrés il passa d'un terrain aride et stérile à des lieux cultivés; c'était presque un aperçu de sa vie, sans qu'il pût encore le prévoir. La Champagne ne formait pas ce qu'elle offre de nos jours, les départements de l'Aube, de la Marne, des Ardennes. On ne trouvait pas à Troyes des filatures, à Langres des couteaux, à Saint-Dizier des forges, à Bourbonne des bains. — Duval ne cherchait pas à Châlons le souvenir du combat de Mérovée et d'Attila; à Reims, celui du baptême de Clovis et du sacre de ses successeurs. A Vitry-le-Français il

n'essaya pas de se rappeler que Louis VII prit cette ville, y brûla une église, et tâcha d'apaiser un remords par une croisade; car le pauvre Duval n'avait pas encore eu occasion de s'occuper d'études historiques qui présentent de l'intérêt à chacun des voyages qu'on n'entreprend que pour ses plaisirs. Si à Mézières Charles-Quint fut repoussé par Bayard, ce chevalier sans peur et sans reproches, comme on n'en voit guère (car il ne serait pas d'une Française de dire qu'on n'en voit plus); si à Sedan on retrouve la patrie de Turenne; à Rocroi, si on se souvient du grand Condé, car ce souvenir se retrouve partout, on ne me reprochera pas une digression inutile au sujet que je traite, parce que j'aime à rappeler les titres de notre gloire nationale. Les femmes vantent leur beauté passée pour se consoler des ravages du temps; pourquoi la France ne ferait-elle pas comme elles?

Revenons à Duval; quand bien même

il eût pu traverser toutes les villes que je viens de parcourir sans lui, il n'y aurait probablement cherché qu'un asile et du pain.

Il se réfugia dans un ermitage. Un bon solitaire lui apprit à lire ; de cette retraite il passa dans celle de Ste-Anne, auprès de Lunéville. Le voilà donc en Lorraine, province qui fut réunie en 1766 à la France après la mort de Stanislas, ancien roi de Pologne et dernier duc de Lorraine. Cette province, qui forme quatre départements, la Meurthe, la Moselle, la Meuse et les Vosges, me retrace encore des souvenirs qui vont m'entraîner quelques instants loin de Duval : il faut bien lui laisser le temps de profiter des livres qu'il commence à connaître. Nancy, Lunéville, Toul, Baccarat, Metz, que le duc de Guise défendit contre Charles-Quint ; Thionville, Sarreguemines, Bar-le-Duc, Verdun, où les trois fils de Louis le Débonnaire partagèrent la monarchie des

Francs; Épinal, Mirecourt, Bains, Plombières et Domremy où naquit Jeanne-d'Arc, qui rappelle à la fois l'immortalité de l'humble villageoise dévouée à son roi et le génie artistique d'une jeune princesse intéressante qui a été inspirée par elle en reproduisant ses traits : toutes ces villes importantes de la Lorraine peuvent nous distraire un moment de ce pauvre Duval sans le faire oublier, car je le retrouve auprès de Lunéville gardant les vaches de ces ermites qui ont échangé des grottes humides pour l'habitation qu'ils durent à sa reconnaissance. Un bienfait n'est jamais perdu : il a du charme pour celui qui s'occupe des malheureux, comme il console celui qui le reçoit.

Duval, avec peu de livres et beaucoup de bonne volonté, parvint à apprendre à écrire presque tout seul, et cependant nous voyons assez généralement que ce qui s'acquiert le plus difficilement dans l'enfance, et ce dont on abuse le plus

lorsqu'on parvient à un âge plus avancé, c'est *l'écriture*. Que de jambages mal formés n'ont été que le prélude de mauvais livres qui devaient naître ensuite. S'ils sont ennuyeux, on les laisse; mais s'ils sont bien écrits, qu'ils peuvent être dangereux! ils me rappellent ces arbres ou arbustes vénéneux qui provoquent le sommeil et qui donnent la mort.

Duval, à l'aide d'un abrégé d'arithmétique, se livra dans les bois à une étude qu'il s'imposait lui-même. Peut-être est-ce la meilleure raison des progrès qu'il parvint à faire; il dut à ses réflexions, les premières notions d'astronomie et de géographie. Un chêne élevé, près duquel il avait placé le tube d'un roseau, lui servait d'observatoire; quelques cartes l'aidaient dans ses recherches. L'état de sa bourse n'était pas aussi brillant que celui de sa santé l'était devenu. Une vie régulière, l'amour du travail, fortifient à la fois l'âme et le corps. Il se mit à faire la guerre aux

animaux pour vendre leurs fourrures; ce commerce lui réussit. Il eut un jour une lutte violente à soutenir contre un chat sauvage, il sortit vainqueur de ce combat. Sa persévérance lui valut, au bout de quelques mois, une quarantaine d'écus; il s'en servit pour acheter des livres à Nancy.

Un jour il trouva un cachet d'or armoirié. Duval n'avait pas toujours été suivi par de bons parents, mais il avait cet instinct naturel de probité qui se conserve souvent au fond des bois et qui se perd malheureusement plus souvent encore au sein des villes, où la corruption naît de la cupidité et de l'envie.

Les termes de *chipper*, employé au collége, de *flouer*, employé par les gants jaunes de notre époque, et que l'on pourrait traduire dans le langage non moins vulgaire de *voler*, ce qui rend peut-être encore mieux ce que l'on veut dire que les subtilités des expressions consacrées

par l'usage adopté de nos jours ; ce dictionnaire moderne n'était pas encore composé, et Duval fit annoncer avec bonne foi le cachet au prône de la paroisse. Un Anglais le réclama. Duval fut récompensé. Sa bibliothèque s'accrut encore de 400 volumes. Quant à sa garde-robe, elle était restée la même. Il gardait son sarreau de toile ou de laine et des sabots.

On se croit à présent bien plus instruit; mais si pareille aventure arrivait à quelques élus de nos jours, ce n'est pas ainsi qu'ils sortiraient de leur sphère. Souvent même la métamorphose s'opère sur le costume avant d'avoir gagné celui qui le porte.

Vous verriez abandonner bien vite le sarreau de toile pour l'habit pincé ressemblant à la guêpe ou au frelon ; vous verriez bon nombre de ces seigneurs sans seigneurie, prendre le costume d'un dandy, et l'homme du monde adopter les habitudes de mauvaise compagnie, échanger le bam-

bou contre la pipe. L'un et l'autre sont déplacés, portent la tête haute, ont le cerveau vide comme la bourse, ce qui ne les empêche pas de se donner de grands airs et de prendre le ton tranchant pour mieux en imposer sur tant de misères et de folies.

Duval était plus modeste, et cependant Duval a passé à la postérité quoique ce ne fût qu'un *simple pâtre*. Nos enrichis, nos grands seigneurs, pour la plupart, ne feront peut-être que passer avec elle. Tout s'en va pour bien des gens en fumée d'ambition et de cigarre. Combien en est-il qui auraient pu être l'espoir de la patrie, cette mère commune de tous ceux qui habitent le sol natal et qui, bien certainement, étaient l'espoir de leur famille, car des parents espèrent toujours; combien encore en voit-on pour lesquels un pauvre père, dans le fond d'une province, amasse pendant une année ce qui sera peut-être dissipé dans un jour. Souvent

une jeune sœur lui donne le fruit de son travail en secret; et cependant, prodigue du bien des autres comme de lui-même, il détruit, à la fois, le passé, le présent et peut-être l'avenir. Il croit que la vie n'est qu'un joyeux banquet auquel il s'associe en chantant, orné de cyprès plutôt que de roses. Anacréon, quoique bien vieux, était encore plus gai.

Je ne veux cependant pas faire de Duval un saint aux dépens des héros de nos jours : il négligeait son troupeau, comme bon nombre d'entre eux négligent leurs études. Les ermites s'en plaignirent, il s'emporta ; mais ayant obtenu deux heures par jour, pour s'instruire, il s'engagea par un acte notarié passé à Lunéville, à servir l'ermitage pendant dix ans. C'est alors qu'ayant été surpris par le prince de Lorraine, on l'envoya pour achever ses études aux Jésuites de Pont-à-Mousson, ces hommes, que l'on a si injustement condamnés en masse, parce que dans le

monde on forme des jugements exclusifs sans rien approfondir. Du temps de Molière, on portait aussi des anathèmes contre les médecins et les pharmaciens, comme de nos jours on frappe à la fois sur un corps entier, lorsque souvent on ne devrait en attaquer que quelques membres. Duval perfectionna ses études sous la direction de ces hommes intruits, qui obtinrent des progrès si rapides, qu'au bout de deux ans, le duc Léopold voulut se l'attacher. Ce dernier lui fit faire plusieurs voyages; Léopold le conduisit à Paris et le mena ensuite à l'Opéra.

Représentez-vous un pâtre, que vous avez vu se traînant au sein de la misère, entouré de glaçons et près de succomber à la faim; transportez-le dans une de ces loges fastueuses, où l'éclat de mille bougies, le luxe des décorations, forment un contraste qui pouvait l'éblouir; et vous vous ferez une idée de ce qu'il dut éprouver, d'après ce que vous auriez éprouvé

vous-même : c'est que vous n'êtes pas Duval, et Duval était un *pâtre astronome*; aussi, avec toute la franchise d'un villageois, il dit qu'il préférait le lever et le coucher du soleil à un clair de lune de l'Opéra; probablement il trouvait bien extraordinaire qu'on se donnât tant de peine pour imiter ce que l'on peut voir dans les cieux, lorsqu'on y porte ses regards. Qu'eût-il pensé de nos jours, où on cherche les émotions religieuses sur un théâtre plutôt que dans une église? où on mêle le sacré, le profane, les pompes funèbres et les folies humaines; la mort qui détruit tout, et l'apothéose sur le cercueil; les hommages du cœur et les acclamations frivoles; le regret et la curiosité; un colosse et la foule de nains qui l'accompagne!

A son retour, Léopold nomma Duval son bibliothécaire et professeur d'histoire à l'académie de Lunéville. Cette place et les leçons particulières qu'il donnait au

fameux lord Chatam, lui procurèrent les moyens de bâtir à neuf son ancienne habitation de Sainte-Anne. Lorsque la Lorraine fut cédée à la France, il suivit la bibliothèque à Florence: il y demeura dix ans. Il fut appelé à Vienne par l'empereur François, et y forma un cabinet de médailles. Il y mourut le 3 novembre 1775. C'est l'époque où Pie VI monta sur le trône pontifical, l'année où Louis XVI, ce roi si bon et si malheureux, fut sacré à Reims. Catherine, impératrice de Russie, fit détruire la demeure des Cosaques dans cette même année, et les Anglais devinrent maîtres de Benarès dans l'Indostan.

Ainsi Duval, cet homme extraordinaire, jeté par la Providence au milieu des glaçons, au sein de la société, semblable à ce pauvre insecte qui jette, par lui-même, une clarté qui le fait découvrir, Duval sortit de l'obscurité par son savoir, dut son instruction première à un pauvre ermite,

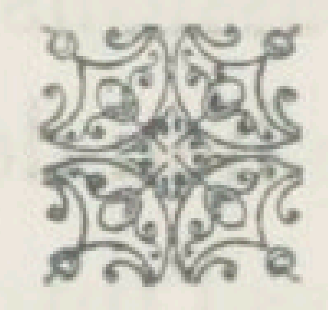
ses connaissances étendues à quelques jésuites, et sa fortune à la protection d'un prince éclairé. Ils auraient eu bien de la peine à trouver beaucoup d'hommes de la trempe de Duval dans cette foule de détracteurs qui se sont acharnés contre l'autorité légitime et les ecclésiastiques confondus par la même animosité, bien moins pour corriger des abus que pour renverser ce que l'on voulait détruire.

Malgré son grand savoir, Duval était modeste : c'est encore un grand point de ressemblance qu'il n'aurait pas avec tout le monde aujourd'hui.

Un ignorant, qui accusait bien, mais qui, du moins, ne se vantait pas, dit un jour à Duval, auquel il adressait un reproche : L'empereur vous paye pour le savoir. — L'empereur me paye, répliqua-t-il, pour ce que je sais ; s'il me payait pour ce que j'ignore, tous les trésors de la terre ne suffiraient pas.

Il n'aurait probablement pas écrit des romans historiques sans bien connaître l'histoire : c'est ce qui arrive quand tout le monde voudrait en être le héros. Ne serait-ce pas ce qui pourrait quelquefois empêcher d'être véridique ? Lorsqu'on connaîtra bien l'histoire de son pays avant d'en écrire le roman, que l'on en consultera les mœurs plutôt que de se laisser inspirer par les passions qui l'agitent, on saura discerner le lieu de la scène, le théâtre et les acteurs : l'un reste toujours le même, mais les autres varient bien souvent. Sans aller remonter à 1709, prenons 1814, 1830 et 1840, les plus jeunes pourront, en suivant ces dates et les événements, se croire un siècle. C'est peut-être ce qui fait douter de l'expérience et ce qui a vieilli notre jeune France. 1841 ouvre sa marche. Puisse-t-il nous conduire au bonheur en soulageant les infortunes de 1840 ! Nous pourrons dire alors, sous d'heureux rapports, que la fin couronne

l'œuvre. Je serais bien heureuse si je pouvais en dire autant dans l'intérêt des Lyonnais, auxquels ce faible tribut de mes loisirs est consacré.



L'INTÉRIEUR D'UNE CHAUMIÈRE.

Une pauvre mère était assise dans la même chaumière où elle avait eu à souffrir, il y avait quelques années, des tristes prévisions de la sorcellerie d'un berger qui se jouait alors de la crédulité des dupes qu'il venait faire. Sur une table de bois, on avait placé ce jour-là un bon plat de choux et le meilleur morceau de

la provision de petit salé que l'on donne les jours de fête aux convives étrangers. De nombreuses libations ranimaient encore les dons de la verve prophétique du prétendu devin, et tous s'effrayaient joyeusement des maux qu'ils espéraient conjurer, par l'esprit de haine et de vengeance dont le berger se plaisait à entretenir l'inimitié de ces villageois. M. le curé avait vainement cherché à combattre ces idées superstitieuses, qui s'unissaient cependant aux idées progressives du village. Souvent nous formons nos croyances sur nos passions ; ils cherchaient un prétexte à leur animosité. Cette fois la triste vérité, un malheur trop réel, avait remplacé les fables de la sorcellerie.

Une pauvre mère, la tête appuyée dans ses mains, versait des larmes bien amères ; tout est positif dans un cœur maternel, il n'a jamais à consulter que ce qu'il éprouve ; aussi cette pauvre femme était-t-elle entièrement à ses re-

grets, et son mari était-il parti pour Paris, où il fallait poser des scellés, afin de sauver à un mineur le modeste héritage qu'il avait compromis lui-même, au moment du contrat de mariage de son fils avec une seconde femme, qu'il lui proposa comme une augmentation de fortune; la mort du défunt venait d'en faire une augmentation d'embarras. C'est ainsi que les projets de la cupidité se déroutent souvent dans leur accomplissement.

Le médecin avait prédit à la dernière épousée son prochain veuvage, ce qui la décida à laisser partir son mari sans l'accompagner, par la crainte d'avoir une épreuve *trop sensible* en arrivant. La pauvre mère avait été le chercher pour le ramener au village, il succomba peu de jours après.

Un feu défaillant laissait apercevoir un pot au feu noirci par la fumée; la pauvre mère était assise auprès, sans paraître

s'occuper du détail de son petit ménage. Une lampe, allumée en plein jour, était auprès de l'alcove, que l'on voyait derrière une chaise sur laquelle on avait placé une assiette creuse avec de l'eau bénite et un rameau; un drap blanc recouvrait le pauvre jeune homme qui respirait encore la veille; un petit crucifix, était déposé sur son corps. Sa sœur, qui avait eu quelques accès d'aliénation mentale sur lesquels on avait basé toutes les croyances de sorcellerie, entra dans ce moment avec un gros paquet d'herbes sur la tête: au village, dans les jours les plus solennels, la régularité méthodique des travaux manuels des champs, interrompt la douleur ou la force à un esprit de routine qui parvient à maîtriser les affections. Je crois que c'est là ce qui établit une si grande différence dans nos susceptibilités de cœur et nos intelligences. La jeune Marguerite aux yeux noirs, aux couleurs vives, était accompa-

gnée de la veuve de son frère aîné, qui avait mis fin à ses jours d'une manière tragique, à la suite des préoccupations de sortiléges qu'il s'était plu en quelque sorte à réaliser.

— Ah! dit la belle-sœur en entrant, que de malheurs, ma bonne dame! nous n'avons pas de chance dans notre famille.

La jeune fille s'assit d'un air sombre sur une escabelle; elle ne pleurait pas, elle était insensible à tout comme à elle-même. Sa mère jeta sur elle un regard attristé.

— Ce pauvre François, dit encore la belle-fille, c'est moi qui l'ai déshabillé.

Je voulais éviter qu'elle ne fît l'énumération de ses soins devant la malheureuse mère; mais il n'y eut pas moyen de l'arrêter, tant la douleur pour elle était mêlée de l'empressement de nous en faire le récit. Je ne parvins à l'interrompre, qu'en la priant de me suivre dans la chaumière voisine, qui était habitée par

elle ; là elle répondit à mes questions, car j'ai toujours craint de voir confondre les léthargies avec les morts subites dans les villages, où ils n'ont jamais qu'une chambre pour déposer le corps et remplir les soins du ménage.

— Ah! ma chère dame, dit-elle, il est bien mort; il était d'abord froid d'un côté, et puis un peu chaud de l'autre; mais cela n'empêche pas qu'il est mort, et bien mort; car je m'y connais. J'ai toujours déshabillé les morts ; il m'en est bien passé par les mains à l'Hôtel-Dieu. Seigneur, je l'ai encore recoiffé, ce pauvre François, parce que son bonnet lui tombait sur le nez; je l'ai soulevé à trois fois; je lui ai mis du linge blanc. D'ailleurs, il était dans le dernier des états, quand il nous est arrivé, on ne pouvait pas le réchapper. C'est moi qui ai déjà arrangé sa pauvre sœur; enfin, je ne sortirai pas de là!

Eh bien! cette femme nous paraît

insensible, et de nos jours, nous avons vu analyser des débris, couper un corps par morceaux, se jouer de la mort en présence d'un cadavre, le luxe du grand monde s'unir aux lambeaux de nos misères humaines! Nous avons entendu dans un style fleuri reproduire tout ce que cette femme disait en propos grossiers : si ses émotions étaient émoussées, c'était du moins après avoir cherché à rendre service à ceux qui n'existaient plus. Mais y avait-il un motif aussi généreux dans la foule brillante qui allait émousser sa sensibilité au milieu de tant d'émanations qui devraient empoisonner encore les souvenirs de notre triste civilisation, où tout fait spectacle et où tout fait pitié quand ce n'est pas horreur?



L'INCENDIE.



Autrefois le feu était sacré, on le conservait dans les temples; de nos jours, il sert à la destruction et ravage les hameaux. On dévouait une tête à un préjugé, on sacrifie des malheureux à la vengeance. A voir les peuples, on dirait qu'ils n'ont conservé des anciens que les dieux infernaux; et cependant quel est le siècle

le plus barbare : celui où le feu sacré était sanctionné comme servant à un devoir, ou celui qui ne connaît plus rien de sacré sur la terre ?

A Rome, une prêtresse de Vesta était ensevelie vivante ; au Malabar, une femme était jetée dans les flammes ; on assure que ce sacrifice existe encore aux Indes. Aujourd'hui, des populations entières pleurent ce qu'elles ont perdu. On immole souvent la liberté sur l'autel où elle fut encensée ; les coupables échappent à la justice humaine qui attend d'être éclairée par la justice divine, à laquelle tout est soumis. Nous résumons souvent les barbaries du passé dans le présent. Comment interroger l'avenir lorsqu'une civilisation dégradée s'effraye elle-même de ses progrès ? L'argent séduit, l'or corrompt, l'airain menace, le fer termine par le néant ce qui a été commencé par le doute.

Néant et *doute*, mots affreux qui expliquent le crime, car ils arment la ven-

geance et s'emparent de celui qui est trop coupable pour chercher à comprendre l'éternité !

Un incendie éclate, la flamme se communique d'un toit de chaume à un autre toit de même nature. Sans en connaître la cause, nous voyons au loin les effets de ce fléau destructeur. Des tourbillons de fumée succèdent au feu que l'on aperçoit au-dessus des bois, s'élèvent dans les airs, atteignent les nuages qu'ils semblent grossir par une teinte plus sombre et plus menaçante. On dirait, à voir l'atmosphère, que nous sommes au moment d'un orage.

Mais la foudre nous épargne en tombant, car le tonnerre gronde souvent avant qu'elle éclate, et l'éclair luit ou sillonne la nue. L'incendiaire se cache et prépare dans l'ombre les coups qu'il veut porter ; il profite de la sécurité qui règne dans les familles pour y introduire la désolation et la mort. Peut-être donne-t-il un tombeau à celui qui lui offrit un asile. La

grange hospitalière sert quelquefois de refuge à l'indigent. Le malheureux, en proie aux furies de l'enfer, n'a-t-il pas entendu les chants qui terminent la veillée ? La joie des autres n'excite-t-elle pas l'envie de celui qui ne connaît que la haine? Tout est plongé dans le sommeil ; l'incendiaire seul ne dort pas, il médite le crime, attend l'effet de sa vengeance; il va porter la détresse au sein de l'abondance; on souffrira comme lui ; sa rage aveugle voudrait atteindre l'univers pour renverser un ennemi, et cet ennemi, c'est un homme heureux.

Ses vœux sont exaucés. La lueur funèbre de l'incendie vient éclairer la nuit. Une cloche d'alarme s'élève dans les airs, va répandre au loin l'effroi chez le laboureur. On se souvient qu'il faut secourir les autres pour être secouru. Les moins empressés se montrent émus par les prévisions de l'égoïsme. Ne calomnions pas cependant l'humanité, c'est bien assez

d'avoir à en médire. Quelques êtres généreux s'élèvent au milieu de tant de ruines. Celui qui n'a rien à préserver fait-il un retour sur lui-même? S'il a moins, il donne plus en dévouement. Dieu juge les cœurs et les dédommage par la conviction du bien qu'ils voulaient faire, par la certitude de celui qu'il nous promet. Les voyageurs, les villageois, les enfants, les curieux, ceux qui se réunissent aux travailleurs, ceux qui les voient agir, cette foule avide de gain, d'émotions qu'elle exploite ou colporte, tout se réunit d'action et de volonté, traverse des chemins arides comme on traverse la vie, par des motifs différents qui vous dirigent vers le but que chacun se propose d'après ses désirs.

Quelques sources, à moitié taries par la sécheresse, ne laissaient que peu d'espoir d'en utiliser les eaux. Combien de larmes impuissantes venaient s'y mêler!... Un homme, dans l'attitude du plus profond

désespoir, les bras croisés sur la poitrine, regardait brûler un asile qui reçut les derniers soupirs de son vieux père. Des pleurs inondaient ce visage amaigri par la fatigue ou le malheur; une pâleur livide était répandue sur ses traits; un chien fidèle lui restait encore, on eût dit qu'il cherchait à comprendre la douleur d'un maître qui dédaignait alors ce vieil ami. Celui-ci tournait vers lui des yeux larmoyants; mais le pauvre cultivateur regardait la maison qu'il voyait crouler à travers des flammes. Au moment d'une violente affliction, les hommes songent bien moins à ce qu'ils ont conservé qu'à ce qu'ils ont perdu. La maison qui avoisinait la sienne brûlait aussi; mais ce malheureux ne s'occupait que de l'infortune qui lui était personnelle. Peut-être son voisin avait-il plus de biens à regretter encore. Cet asile renfermait une abondante moisson qui devait nourrir une nombreuse famille; il servait d'abri à une

mère octogénaire, à de jeunes enfants qui prirent naissance dans cette modeste habitation. Il faut comprendre la puissance des souvenirs pour bien juger la perte que faisait en ce moment un si bon père. Il s'était délassé le soir des fatigues de la récolte par l'idée d'en jouir ; les chants de sa famille avaient égayé le repas qu'il venait de faire autour de la grande table de noyer qu'il n'avait pas même pu sauver dans ce grand désastre. De joyeux toasts, portés avec de mauvais vin de Brie, doublaient de prix, parce que l'amitié en faisait les frais ; tout paraissait d'ailleurs exquis comme le fruit du travail. Deux jeunes fiancés se livraient aux rêves du plus doux avenir. La mère de famille avait veillé aux soins qu'exigeait un troupeau engraissé dans les pâturages que ce bon cultivateur devait à son industrie. S'il avait vu quelques larmes autour de lui, elles n'étaient versées que par de jeunes enfants qui se disputaient une portion du repas du soir,

sans prévoir qu'il pourrait leur manquer le lendemain! l'âge des légers soucis et des véhémentes exagérations ne connaît qu'une douleur momentanée. On n'anticipe alors sur l'avenir que pour espérer. En avançant dans la carrière, on anticipe encore; mais souvent on redoute le jour qui doit suivre celui qui vient de s'écouler.

Au lieu de ce tableau riant d'une dernière soirée de famille, on vit tout à coup le foyer paternel embrasé; des débris, jetés au hasard par des mains étrangères, achevaient de se consumer au dehors de la ferme. La lune ne jetait qu'une clarté mélancolique, et semblait pâlir encore au milieu des nuages et de l'embrasement des chaumières, qui répandait partout un lugubre éclat. La mort était dans tous les cœurs; l'effroi arrachait des plaintes, ou ne permettait plus d'en exprimer. Les êtres faibles se livrent à la douleur, les êtres forts la concentrent; mais elle oppresse

le cœur qui la renferme, car toute l'existence semble se réfugier en lui. On ne vit plus alors que par la sensation qu'on éprouve et qui nous empêche de respirer.

Un vieillard, non loin du père de famille, regrettait cette demeure où il espérait finir ses jours. Il venait d'échapper à la mort, et ne jouissait plus de la vie; car elle était pour lui dans ses habitudes. Rien ne les remplace à la fin d'une longue carrière. Pour un octogénaire, l'avenir est dans le lieu où il vécut; sa patrie est au sein de ses affections. Comment ressaisira-t-il les années qui se sont succédé? Sa mémoire s'affaiblit; à chaque pas il retrouvait un souvenir!

Une femme, qui voyait brûler sa maison à laquelle le feu venait de se communiquer, avait perdu ses enfants dans l'âge où ils peuvent nous récompenser de nos soins. Elle n'avait plus rien à regretter. Seule, elle paraissait impassible sur son sort, et s'inquiétait peu de l'abri qui n'é-

tait plus destiné qu'au veuvage et à l'isolement du cœur. — Que m'importe? disait-elle en se tordant les mains avec un mouvement convulsif et ce rire amer qui s'unit à une forte douleur; j'ai vu tomber ainsi le dernier de mes enfants! — Et une poutre enflammée entraînait le toit rustique dans sa chute. — L'un à Moscou, l'autre en Espagne, un troisième à Waterloo..... N'ont-ils pas souffert le froid, la faim, la misère? N'ont-ils pas trouvé la mort à chaque pas, un incendie loin d'elle? Qui lui rendra compte de leurs derniers moments, et que pouvait-elle craindre encore? Oh! cette maison ne lui rappelait que des angoisses et des regrets; il semblait qu'en la perdant, elle dût oublier qu'elle y avait tout perdu! Sa génisse seule lui causa quelque sollicitude. C'était un dernier intérêt dans sa vie, car elle lui donnait des soins qui avaient quelque chose de la préoccupation que donne la maternité. Ne s'associait-

elle pas à ses gémissements, lorsqu'il fallait lui ravir ses enfants ou l'aider à les élever? Ne formons-nous pas un langage avec tout ce qui semble se rapporter à nos douleurs?

Une jeune fille était assise sur un tertre de gazon; elle suivait avec anxiété les progrès de l'incendie, ne paraissant s'occuper que de la retraite où tant d'heureux jours lui étaient réservés. L'âge des illusions est rarement celui de la prévoyance; aussi la pauvre enfant devinait-elle que l'on retrouve plutôt une chaumière qu'un cœur dévoué, quoiqu'il ne suffise pas toujours d'avoir un cœur dévoué et une chaumière pour combattre les éléments et prévenir les dangers. Un jeune homme escaladait le mur prêt à s'écrouler; il devait épouser la villageoise, qui songeait bien plus au fiancé qu'à la maison qu'il devait habiter; la pauvre mère n'avait écouté que ses regrets, la jeune fille ne pensait qu'à ses espérances.

Deux amis, dégoûtés du monde, s'étaient établis dans un même domicile pour fuir les hommes, et jouir de cette retraite :

Ils mettaient en commun le bien et le dommage ;

aussi ne s'inquiétaient-ils pas quel serait le possesseur de l'habitation qu'ils tenaient à préserver. L'amitié connaît rarement les titres de propriété, elle n'admet qu'un seul partage. Ils s'oubliaient l'un l'autre, dans ce moment, pour secourir un malheureux aveugle qui gravissait avec effort une colline sur laquelle des cailloux et des broussailles retenaient ses pas mal affermis. Appuyé sur le bras d'un de ses enfants, il tremblait pour sa mère ; il entendait les cris, il sentait la fumée, et ne pouvait qu'entrevoir la flamme. Son angoisse était affreuse! il avait l'incertitude et la connaissance du malheur, sans en prévoir l'étendue. La marche précipitée du jeune guide qui lui était si cher, ajoutait

à ses craintes et à l'horreur d'une nuit éternelle. L'infortuné sentait, à la chaleur qui régnait autour de lui, qu'une horrible lueur éclairait chacun des pas qu'il faisait vers sa mère; tout épouvantait son âme pour celle qu'il ne voyait plus, mais qu'il pouvait encore entendre. — O mon Dieu! s'écria-t-il, ayez pitié d'un fils et d'un père bien malheureux! Les ténèbres m'environnent, l'espérance m'abandonne, l'incertitude m'accompagne; ne me restera-t-il pas même un abri?... Deux jeunes gens l'avaient précédé, les deux amis l'avaient secouru, sans qu'il pût voir ses libérateurs.

Une femme intéressante prodiguait des secours à tout ce qui souffrait; elle était douée d'une âme aimante et d'un cœur compatissant. La maison du pauvre aveugle se trouvait à quelque distance des habitations qui étaient encore la proie des flammes. Une sombre horreur s'unissait à cette clarté menaçante; on frémissait à l'idée qu'une dernière demeure allait

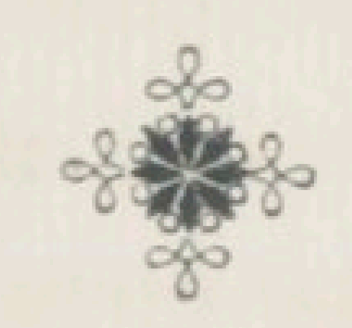
être embrasée ; mais la prière du pauvre avait été exaucée. Que n'obtient pas la prière de la bonté de celui qui dispose de tout ?

La pauvre femme rassurait cette bonne mère, qu'elle ranimait par ses soins, comme l'ange chargé de consoler le malheur. De beaux cheveux blonds retombaient sur ce doux visage, encore embelli par la charité. Sa taille souple et gracieuse semblait s'incliner devant la pauvre vieille mère à la figure ridée et au teint basané ; car cette femme vénérable avait enseigné à son fils l'amour de ses devoirs, la confiance en Dieu et la résignation aux décrets de la Providence.

L'aveugle fut préservé de la méchanceté des hommes. Une exception, un homme juste, un être heureux, ce n'est pas trop sur cette terre ! Il ne reste du hameau que des débris fumants, des cendres, et les larmes d'une foule d'infortunés qui ont vu disparaître, dans une

seule nuit, le fruit de leurs travaux et l'espoir de leurs vieux jours.

Les torches de la discorde, celles des incendiaires, embrasent trop souvent l'univers ; les états, comme les chaumières, se communiquent le fléau qui entraîne à la destruction. Le ciel seul reste suspendu sur nos têtes, sans que nous puissions nous expliquer comment il n'écrase pas les humains ! Tant de crimes sont répandus sur la terre, notre origine céleste est si souvent méconnue, que nous finirions par retomber dans le chaos, si celui qui en a rassemblé les divers éléments ne leur commandait pas de s'apaiser.



PENSÉES.

L'art d'être aimable dans le monde, est souvent celui de savoir écouter les gens qui ne le sont pas.

Si, au lieu de nous offrir la vertu sous les traits de la beauté, on savait la rendre jolie, elle trouverait plus de partisans. On lui découvrirait des grâces sédui-

santes. Les trois quarts du temps, on veut la rendre *trop austère* : un air de *sévérité* nous retient au moment où il faudrait nous familiariser avec elle. On la respecte comme une souveraine altière, et cependant c'est une amie ! On la révère, enfin, sans oser l'aborder.

L'homme de bien se survit à lui-même dans les exemples qu'il a laissés. Son existence passe, son éloge reste. On le cite lorsqu'il n'est plus, et l'indifférent lui-même rappelle un souvenir dont il peut faire une censure par la comparaison qu'il établit entre l'homme de bien qui n'est plus et celui qui lui succède. Combien n'y a-t-il pas d'envieux des vivants, panégyristes des morts qui les précédèrent!

Tout se réduit, dans la vie, à savoir

supporter un revers avec courage, un succès avec modération.

On voit alors l'homme élevé au-dessus de lui-même, supérieur aux coups du sort, jamais inférieur à la fortune. Bravant l'injustice, n'en commettant jamais, il donne à une disgrâce la grandeur du triomphe; à la faveur, la réserve du malheur. Fier de lui-même, modeste envers les autres, l'homme accablé se relève, l'homme élevé s'incline.

La partialité peut atteindre les hommes, l'opinion les justifie tôt ou tard. C'est donc à la former par sa conduite, que l'on devrait vraiment se borner ici-bas; car les événements se chargent presque toujours de rétablir les faits.

Combien on voit de gens sans esprit, qui s'imaginent s'approprier celui des autres en s'associant à eux! J'ai trouvé des êtres dénués d'idées, s'accrochant à des

hommes dont la réputation d'esprit était faite; des femmes sottes, devenant inséparables de femmes spirituelles. Notre vanité cherche constamment un reflet.

On ne voudrait pas recommencer l'ensemble de la vie, mais on voudrait en ressaisir les détails. Quel est celui qui n'a pas repassé dans sa mémoire les heures fugitives consacrées à quelques êtres aimés qui ne sont plus, et que l'on croit retrouver en se les rappelant ?

Si toutes les femmes songeaient que la direction de nos premières années, comme celle de nos passions, détermine tout dans la vie, ne seraient-elles pas plus indulgentes pour les faiblesses des autres et celles qu'elles n'ont pas? Les unes n'ont rien eu à combattre, les autres trouvent sou-

vent un écueil au lieu d'un soutien. Plaignons les premières, et ne les accablons pas, si nous avons été préservées d'un danger qui menace tout ce qui pense et agit.

L'homme se lassera-t-il constamment du bonheur qu'il désire, qu'il regrette, et qu'il ne sait jamais conserver lorsqu'il l'obtient ?

Les passions le trompent et l'égarent, l'ambition l'occupe, les révolutions l'entraînent, les années le tuent. Voilà l'emploi de la vie ; cela valait-il la peine d'avoir vécu ?

Le cœur humain renferme bien des mystères. Dans le monde, on en devient souvent le jouet ; car on voit beaucoup de gens qui se connaissent sans vouloir être connus. Les uns jouent le sentiment, les

autres le dissimulent. Qu'il résulte de faux jugements de cette sorte d'*impénétrabilité!* c'est un mot que j'invente, qu'importe? on invente tant de choses!

Combien il y a d'hommes qui mettent leur orgueil à cacher l'impression qu'ils reçoivent! C'est *le respect humain de la sensibilité* que l'on confond à tort avec de la *faiblesse*.

Qu'est-ce que la vie? l'enchaînement des liens tantôt rompus ou resserrés! des maux physiques ou moraux! une douleur intérieure ou extérieure!

Nous arrivons ainsi au terme de cette course où nous reprenons si peu haleine! Une inquiétude nouvelle vous force à partir, au moment où vous cherchiez à vous reposer. La souffrance est un legs fait par celui qui n'est plus à celui qui survit. Des cendres s'unissent à cette terre pour la

fertiliser, et des fleurs nouvelles naissent sur les tombeaux ! Une végétation animée se reproduit sur des débris ! Ne faut-il donc pas s'unir à l'âme qui respirait sous cette enveloppe fragile, pour conserver et suivre encore l'être qui nous est ravi ? Quelle idée de vie, au milieu des souvenirs funèbres, s'attache à notre immortalité ! qu'il est doux de songer que chacune de nos actions peut avoir un témoin dans le ciel ; que celui qui connut notre pensée sur la terre, la voit s'élever chaque jour vers lui par la prière ! L'imagination re trouve ainsi son magique empire, sa vaste étendue et l'espoir pour consolation.

Les astronomes fixent froidement leur attention vers des astres qui ne parlent qu'à leurs regards ; le ciel n'est jamais muet pour celui qui l'invoque inspiré par le cœur.

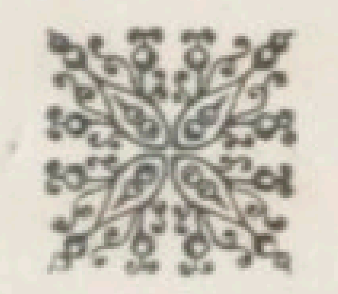
La première faiblesse du cœur de l'homme fut pour une femme. La première angoisse du cœur d'une femme fut pour son fils. Ève gémit sur la mort d'un enfant vertueux et le sort d'un fils coupable.

La métempsycose aurait eu quelque chose de touchant, et même de véritable, si elle avait été attribuée à l'âme d'une mère.

Dieu n'aurait-il pas voulu nous donner une image de ses mystères, dans l'amour maternel ? L'affection d'une mère se reporte sur plusieurs enfants dans son unité, et chacune des vertus qui attestent ses soins est une espèce de résurrection pour l'avenir, en se perpétuant d'âge en âge et de génération en génération.

Une bonne œuvre est un capital dont les intérêts sont payés dans le ciel. Dieu nous place ici-bas pour en être les dispensateurs. Tout vient de lui, nous ne sommes que les interprètes de sa volonté dans le bien que nous cherchons à faire.

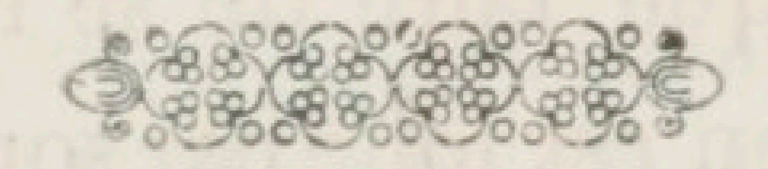
En vivant dans le monde, on apprend à le connaître; en vivant dans la solitude, on apprend à juger le monde. Il en est de lui comme d'un tableau : tout dépend du jour où on le voit et où on le place.



Une bonne œuvre est un capital dont les intérêts sont payés dans le ciel. Dieu nous place ici-bas pour en être les dispensateurs. Tout vient de lui, nous ne sommes que les interprètes de sa volonté dans le bien que nous cherchons à faire.

En vivant dans le monde, on apprend à le connaître ; en vivant dans la solitude, on apprend à juger le monde. Il en est de lui comme d'un tableau : tout dépend du jour où on le voit et où on le place.

FRAGMENTS DÉTACHÉS.



À quinze ans, un miroir vous dit une douceur; à vingt ans, une vérité douce; à trente ans, une vérité dure; à quarante ans, une épigramme; à quarante-cinq ans, une satire; à cinquante ans, une injure; à soixante il ne dit plus rien, parce qu'on n'y regarde plus.

Le meilleur bouclier contre la flatterie, pour les femmes, est un miroir. A quinze ans, on n'a que faire de se regarder : on sait bien qu'on est jolie par son âge, quand on ne le serait pas par sa figure. Plus tard, on voit ce qui en est, si l'on ne vous le dit pas; et à moins de s'écrier avec Laïs : « Je ne saurais me voir ni telle que j'étais, ni telle que je suis, » on s'assure de la valeur du compliment que l'on reçoit. Les années sont pour les femmes comme la hausse et la baisse pour les agioteurs : elles donnent le cours. Tout consiste dans notre adresse à faire passer un numéro pour un autre, ou à le remplacer par notre esprit ou une humeur égale. Ce genre de calcul est le plus sûr et celui qui a le plus de bonne foi.

FRAGMENT DE LETTRE

SUR LES MODES DE 1828.

Vous me voyez en imagination comme la Fable richement vêtue. Vous me dépeignez sous des traits vraiment romantiques qui ne conviennent ni à mon visage, ni à ma parure. Vous me croyez encore jolie, et un *encore* gâte tout pour les femmes. Vous me croyez brillante et, qui plus est, de *brillants*. Hélas ! je n'ai pas même des roses, et je me console en voyant mes enfants s'épanouir. Je puis dire comme une femme de l'antiquité : voilà mes ornements. Je porte quelques pierreries qui font le même effet pour moi si elles ne font pas le même effet pour les autres. Lorsque je me rappelle les angoisses de ma grand'-mère qui mettait un écrin dans sa ruelle pour mieux dormir; lorsque je me souviens des larmes que j'ai vu répandre sous

des épis en diamants attachés près d'un riche papillon qui s'est envolé, comme l'ancienne splendeur d'une famille enviée lorsqu'elle était riche, oubliée lorsqu'elle ne l'était plus; quand je retrouve dans ma tête les scènes de perplexité d'une femme qui m'était chère, qui égarait, retrouvait les bracelets que son mari lui remettait comme un prêt, ou lui reprenait comme une propriété; je ne puis m'empêcher de croire qu'il vaut mieux moins d'éclat et plus de bonheur : on doit préférer le repos à un écrin. D'ailleurs lorsqu'on attrape ensuite les soixante printemps, et c'est ce qu'on nous dispute le moins, qu'importe, avec un triple rang de rides, si on a une rivière ou un ruisseau pour les couvrir : je crois qu'alors tout cela revient au même.

Vous me demandez les négligés? Les visites du matin se font en robes de satin noir foncé, garnies de fourrures. Un *boa* est le reptile à la mode avec lequel on

rampe partout, pour solliciter des emplois ou des billets ; choses auxquelles on s'acharne avec la même fureur à Paris.

La *girafe* pare tous les animaux à deux pieds, qui deviennent quadrupèdes quelquefois : coiffures à la girafe, peignes à la girafe, bonnets du matin à la girafe. Le peuple le plus spirituel de la terre est souvent voué aux bêtes.

Un saule pleureur ombrage une jolie tête comme un vieux visage, et s'unit aux regrets de n'être pas assez belle ou de ne l'être plus. J'ai vu une femme surannée avec une grande chaîne en velours qui menaçait de mettre aux galères tous ceux qu'elle enchaînerait sur son passage.

On porte des pèlerines à la vieille pour se rajeunir ou se cacher ; elles donnent un air de modestie aux moins modestes.

La mode a tant d'empire qu'il est à espérer que la sagesse finira par avoir la vogue quelque jour si on lui donne un costume qui convienne à tous les goûts.

Pourquoi la montrer toujours austère? Elle est belle et imposante; qu'on la rajeunisse un peu, on la trouvera jolie et agréable.

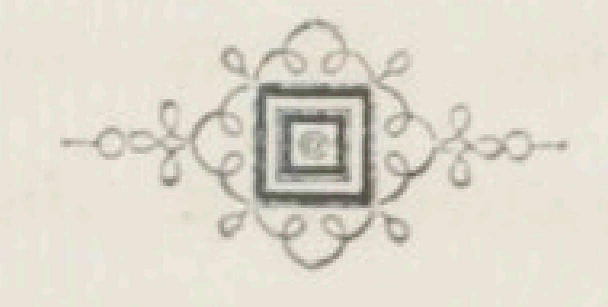
Les bonnets à la somnambule, roses et noirs, les transparents noirs sur rose font presque l'effet d'un cours philosophique. C'est le mélange de la vie comme de la toilette. Les berrets ornés de plumes figurent journellement.

Une personne admise dans l'intimité du vieux prince de Condé lui demandait s'il n'avait pas ressenti une émotion bien pénible en se retrouvant à Chantilly, si dévasté par la révolution.

Vous me demandez l'impression que j'ai ressentie? dit vivement le vieux prince en redressant sa petite taille courbée par les ans : je me suis écrié, dit-il avec une impétuosité toute chevaleresque, il me

reste l'*honneur* et *mon épée!* Et d'une main mal assurée il s'appuyait encore sur la garde de cette épée qui fut celle d'un Condé et qui restait toujours celle d'un Français.

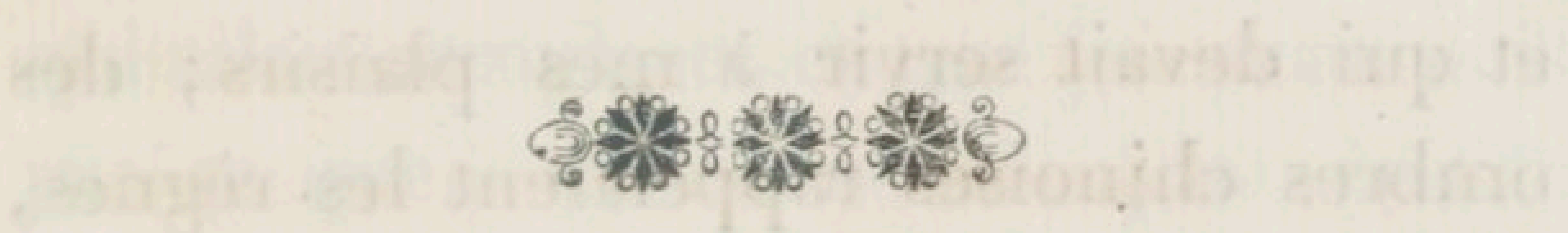
Il disait, en voyant une haie de jeunes personnes vêtues de blanc dans la galerie qui conduisait à la chapelle : Voilà une galerie vivante digne de Raphaël et de Rubens.



reste l'honneur et notre épée. Et d'une main mal assurée il s'appuyait encore sur la garde de cette épée qui fut celle d'un Condé et qui restait toujours celle d'un Français.

Il disait, en voyant une foule de jeunes personnes vêtues de blanc dans la galerie qui conduisait à la chapelle : Voilà une galerie vivante digne de Raphaël et de Rubens.

LE PREMIER BAL.



Pourquoi bouleverser les saisons de la vie? Elles offrent déjà tant d'orages! En changeant la direction de ses premières années, on devient la parodie des ambitieux qui sont fatigués des honneurs qu'ils obtiennent, après avoir fait bien des démarches pour en être revêtus. C'est ce qui m'est arrivé au premier bal où j'ai eu l'*ambition* de paraître *grande*.

Je ne connaissais encore que des réunions peu nombreuses; on y jouait de bon cœur; on cherchait, au son d'un piano, le livre qui avait servi à mes études et qui devait servir à mes plaisirs; des ombres chinoises rappelaient les règnes, les costumes, les gouvernements, et se succédaient sans se nuire, car nos acteurs ne variaient jamais. Les hommes, tout raisonnables qu'ils sont, pourraient-ils en dire autant? Un bonnet pointu, une couronne de papier, un manteau royal, excitaient la gaieté des spectateurs sans entraîner de regrets.

Je m'arrête à ces premiers moments de l'enfance, qui produisent l'effet d'un voyage lointain qu'on cherche à se rappeler; nous y retrouvons de bons parents, une bonne mère, les premières liaisons du cœur et nos premiers amis. On reporte sa pensée avec regrets, mais sans amertume, vers ce temps que l'on pouvait mieux employer.

Dans l'enfance, on s'inquiète du retard de la soirée qui commence, on ne songe pas au moment qui doit la finir; aussi n'étais-je occupée que de la grande réunion qui allait remplacer ce que je connaissais par ce que je ne connaissais pas : c'est le secret de toutes les positions de la vie; je voulais vieillir, c'est une fantaisie comme une autre. On envie toujours le sort de ceux qui s'élèvent par la taille ou par le rang, parce qu'on veut la place de son voisin, au lieu de se contenter de la sienne. Je désirais un bal dans toute la force du terme, un bal de grandes personnes! Cela devait me grandir d'une coudée, me donner l'importance qu'un être peu important croit toujours obtenir.

On était en carnaval; en faveur du travestissement on voulut bien m'inviter à une soirée.

Je n'avais que *treize ans*, j'étais aussi satisfaite que si j'en avais eu *vingt*, ce qui

me semblait l'âge par excellence. A deux heures, le coiffeur le plus renommé vint enlacer un diadème de fleurs dans mes cheveux: j'étais plus heureuse qu'une reine! Un diadème avait d'ailleurs pour moi le charme de la nouveauté; j'ignorais combien il peut faire de mal, non-seulement à des souverains, mais encore à toutes les têtes qui ne sont pas habituées à le porter. Je n'avais jamais eu que des cheveux nattés, sans ornement et sans parure; une robe de percale ne gênait aucun de mes mouvements; mais il fallait subir les conséquences d'une grande soirée, et adopter le costume et les prérogatives que je désirais si ardemment.

Je ne devais rien ajouter à la réputation d'habileté d'un coiffeur fort en vogue: ma vanité fut immolée à celle des autres. A treize ans, on ne fait pas grande sensation, et cependant il ne ménagea pas plus ma tête que si elle avait été habituée aux inconvénients d'une couronne; plutôt rete-

nue que fixée, je craignais de la perdre en chemin; cette contrainte m'empêcha de dîner; la préoccupation du bal acheva ce que la contrainte avait commencé. Je ne pouvais pas aller à la promenade, et le temps était superbe; j'enviais le sort des passants, qui peut-être enviaient le mien, car je me montrais avec un petit air d'orgueil; la distraction et non le plaisir troublait mes études. Je portais la main à ma coiffure, sans m'avouer qu'elle était bien lourde; la crainte d'en avoir froissé les fleurs me rapprochait d'une glace qui répétait combien j'étais ridicule. On consulte un miroir sans vouloir l'écouter, je me persuadai que le soir il serait moins sévère, je ne tenais pas à paraître belle, je tenais à paraître âgée; quelquefois, cependant, on tient moins à paraître âgée qu'à paraître belle.

A huit heures, j'avais complété ma toilette et je n'en étais ni mieux, ni plus à l'aise. Mon cœur battait plus vite qu'à

l'ordinaire; je croyais déjà entendre les violons, un orchestre complet! Je n'avais jamais dansé qu'au son d'un piano ou d'une épinette; je sautais comme *Perrette* dans la fable; je comptais le nombre de mes contredanses, je me créais un monde idéal.

Enfin, j'entends sonner l'heure désirée, nous partons; la voiture roule, mon imagination la précède. Il faut prendre la file avant d'arriver, aussi me semblait-il que je n'arriverais jamais, et je cherchais à la devancer. On s'arrête à la porte d'un grand hôtel; j'étais si pressée de me trouver au bal, que mon soulier blanc reçut une légère éclaboussure. Me voilà marchant d'un pas timide dans une salle immense, ornée de draperies, de fleurs, entourée d'un rang de banquettes. La maîtresse de la maison fut si effrayée de la pâleur excessive qui était répandue sur mon triste visage, soumis à toutes les épreuves d'une énorme coiffure et du jeûne

le plus rigoureux, qu'elle m'entraîna à l'écart pour me mettre un peu de rouge, mon teint se colora doublement. — Pauvre petite malheureuse, s'écria-t-elle, elle fait pitié! Je devins écarlate; car je m'étais persuadé que je devais faire envie! Je perdais déjà une illusion de vanité, et la vanité a autant de dangers pour les femmes, qu'une ambition mal entendue pour les hommes.

On voulut me faire danser; je ne connaissais personne. On s'adressa à un jeune homme de mon âge; il se souciait fort peu d'être le danseur d'une petite fille de treize ans. Son père le poursuivait en me montrant de loin sur une banquette où je pouvais à peine remuer.

J'étais assise auprès d'une jeune personne de mon âge. La pauvre enfant ne jouissait pas d'un sort plus heureux.

— Conçoit-on, me dit-elle d'un air piqué, que l'on fasse toujours danser des femmes de *trente à quarante ans*?

Il y en avait une de vingt ans à peu près, que nous vieillissions à plaisir. On vint prier *une maman;* nous devînmes plus sérieuses qu'elle en regardant ce danseur, que chacune de nous s'attendait à voir se diriger de son côté. Il parla, près de nous, du bal que sa danseuse devait donner dans peu de jours. — *C'est pour y être invité*, dit ma voisine en rougissant de dépit.

J'entrais dans le monde, et déjà mon amour-propre était blessé; j'entendais une méchanceté, et, l'avouerai-je, j'éprouvais un sentiment d'*envie.* J'enviais le sort d'une femme de *quarante ans*, et je l'enviais, pas pour une vertu, mais pour une contredanse. Je croyais que l'on faisait par intérêt ce qu'on ne fait pas par charité. Il aurait presque fallu me persuader qu'il y avait de la reconnaissance et du dévouement chez ce danseur, pour voir quelque chose en beau dans la disposition d'esprit où j'étais alors.

Le jeune homme, qui, après de mûres réflexions, venait de se soumettre aux volontés de son père, m'engagea, d'assez mauvaise grâce, à danser. Je désirais paraître grande, je voulus du moins me montrer généreuse. D'ailleurs, à vrai dire, j'étais médiocrement flattée de cette invitation, et je refusai avec toute la dignité que je croyais devoir montrer. Il fallut alors renoncer à la danse. Je n'eus en perspective, pour toute consolation, que les rafraîchissements. Parmi tous mes défauts, je n'avais pas celui de la gourmandise; et d'ailleurs, j'étais tout étonnée en voyant tout le monde se jeter d'un air affamé sur les plateaux qui circulaient dans la salle.

Je me résignai à supporter tout l'ennui d'une dédaigneuse fierté, car je ne regrettais pas le danseur, mais je regrettais encore la contredanse que j'avais refusée. La jeune personne qui était placée à côté de moi avait une conversation peu intéres-

sante ; elle paraissait blasée sur des plaisirs que je trouvais peu divertissants.

— Comment, répétait-elle, vous n'étiez pas à cette fête ? Vous n'avez pas vu ce bal ? Où étiez-vous donc ? vous n'allez donc nulle part ?

Je voyais que je n'avais pas grand'chose à regretter, mais on veut toujours avoir l'air d'aller où vont les autres, et ma sotte vanité recevait un nouvel échec..... Que de gens j'ai entendus depuis cette époque, dans le monde, dire : J'avais un billet, j'avais une invitation, je n'ai pas voulu en profiter ; parce qu'ils attachaient moins de prix à la soirée, qu'à l'importance qu'ils se donnaient. Habituée à me coucher de bonne heure, mes yeux se fermaient malgré moi au son de la musique. J'étais comme dans un tourbillon, et je voulais faire croire aux autres que j'avais les yeux bien ouverts. J'étouffais des bâillements, j'avalais de la poussière. Les danseurs en passant marchaient sur mes pieds ; il fal-

laitdire : *Ce n'est rien.* Je trouvais que c'était un supplice ; une chaussure étroite en augmentait encore la douleur. J'avais mal à la tête, je regardais de loin une pendule colossale qui était là pour ornement. Elle représentait le Temps qui semblait menacer de sa faux toutes ces jeunes fleurs. Beaucoup d'entre elles ont disparu, d'autres sont flétries par l'âge, les chagrins ou les regrets ! Dans le monde on n'emploie pas les heures, on cherche à les oublier. L'étude les consulte avec fruit, et tout peut servir à celle des autres et de soi-même, si l'on veut y travailler de bonne foi. Je perdis même l'espoir de voir finir la soirée ; je m'aperçus que les aiguilles de la pendule ne marchaient pas. On allait admirer la belle et bonne madame de R... dans la danse du châle qui, alors, était fort à la mode. J'entendis louer ses grâces, sa bonté. C'était le premier instant de la soirée où j'eusse entendu dire du bien de quelqu'un ; on

n'avait encore fait que censurer son prochain.

Je ne connais pas madame de R..., mais il y a quelque chose de si doux et de si flatteur pour une femme à devenir l'écho de l'éloge d'une autre femme, qu'il faudrait peut-être modifier notre vanité en la généralisant.

Un cercle commençait à se former, je me soulevais sur ma banquette pour voir ce que je n'avais pas encore vu, lorsqu'on dit dans la salle que le soulier de la jolie danseuse était déchiré, et qu'elle ne danserait pas. Il fut décidé que je ne m'amuserais d'aucune manière; chacun regagna sa place et je repris la mienne.

On m'emmena à deux heures du matin; j'avais l'air de la triste Iphigénie; j'allais être débarrassée de ma couronne de fleurs, j'avais fait avec elle le tour du cadran.

Je me promis bien, après cette leçon de l'expérience, de jouir de l'âge heureux où on ne double ses ennuis que pour avoir

soi-même dérangé ses plaisirs; je pris le parti de laisser les grands se débattre entre eux, sans vouloir me mêler de leurs affaires. Les jeunes gens n'auraient-ils pas tout à gagner, en ne montrant ni une démarche altière, ni un visage blême que les passions haineuses défigurent toujours, sans les rendre plus aimables ni plus sages? Lorsqu'une femme conservera le naturel et la grâce de la jeunesse, elle verra qu'en se rajeunissant par des moyens factices dans l'âge mûr, on n'est que la mauvaise parodie de soi-même.

Le ton tranchant ne convient à aucune époque de la vie : chez un jeune homme il annonce la sottise, plus souvent encore l'ignorance; chez une jeune personne, il détruit ce charme qui séduit sans qu'on puisse le définir. Chez un homme, il n'est qu'une preuve de mauvais goût ou de mauvais ton; chez une femme, une hardiesse mal entendue. Le mérite n'a jamais besoin d'imposer silence, on se tait à son

approche ; il obtient tout parce qu'il n'exige rien. Semblable aux oracles, il rend des arrêts sans se montrer. Il faut le deviner pour l'entendre.

Les Solons de collége, pas plus que les Curtius des rues, n'ont jamais contribué au salut de la patrie. En perdant leur temps, combien s'en trouve-t-il qui n'ont profité ni du passé ni du présent, et qui se sont ôté la possibilité de profiter de l'avenir !

Je me suis dit assez de vérités sur les illusions de mon enfance, pour avoir acquis le droit d'en adresser quelques-unes sur l'époque où nous avons vécu et celle où nous vivons.

Chaque âge a ses folies, chaque siècle a ses erreurs ; il faut les étudier pour s'en garantir.



CONSEILS A UNE JEUNE ÉTRANGÈRE

QUI VA SE MARIER

ET QUI N'A PLUS DE MÈRE.



Je porte à ton respectable père et à toi, ma chère enfant, un intérêt qui m'engage à te donner quelques avis. Après vingt ans de mariage, je puis t'offrir le tribut de mon expérience et le fruit de mes observations dans un monde que j'ai appris à juger de bonne heure.

J'avais soulevé le voile léger qui devait

cacher à nos yeux votre préférence réciproque; j'aime mieux l'attribuer à mon affection maternelle qu'à ma pénétration, car ce sera du moins une satisfaction pour ton cœur. Sans que vous vous fussiez communiqué votre pensée, je crois depuis longtemps l'avoir saisie au passage. Il y a en toi, ma chère Indiana, un mélange de franchise et de dissimulation qui naît plutôt des circonstances où tu es placée, que de ton caractère et de ton éducation. La confiance est un don précieux qu'il ne faut pas prodiguer; mais lorsque nous avons rencontré un guide, un ami sûr, jouissons de cet abandon qui n'est suivi d'aucun regret. Ton père, si tu connaissais à fond son cœur, son caractère et toute sa sensibilité, serait ton meilleur ami, parce qu'il a un jugement parfait. Sous les traits de l'austérité d'un sage, il renferme une tendre indulgence qui provient de sa bonté. Susceptible de compatir à tout ce qui souffre, d'aimer tout

ce qui mérite d'être estimé, il réunit une grande modestie à beaucoup de savoir, apprécie à leur juste valeur les hommes et les choses; il engage même à devenir meilleur, en paraissant espérer qu'on le deviendra. On dirait qu'il veut s'insinuer dans la conscience de son prochain pour lui inspirer l'idée du bien.

J'aurais un secret, que je me croirais soulagée d'un fardeau si je le confiais à ton père; tant son expérience me semble destinée à éclairer la faiblesse de ceux qui n'ont pas autant étudié le cœur humain et les ressorts qui nous font mouvoir! Cependant, il pourrait craindre de ne pas te comprendre, et tu pourrais craindre aussi de ne pas être comprise; la diplomatie des femmes effraye souvent les plus grands diplomates, qui seraient peut-être vaincus par elles, si l'amour de nos devoirs ne servait pas de base aux traités.

Tu es destinée à récompenser les soins de ton père et à devenir en ce moment

le prix de son ouvrage. Il connaît mieux que personne l'élève qu'il a formé ; mais, chère Indiana, qu'une femme t'enseigne, en ménage, une coquetterie que tu sembles ignorer ; souviens-toi qu'il est moins difficile de plaire à tout le monde que de plaire constamment à un seul individu ; qu'il faut savoir préserver de la monotonie et de l'ennui d'un long tête-à-tête ; c'est là notre principale occupation en nous mariant. Si le contrat a seul été consulté, il faut acquérir ; si l'affection a décidé du choix, il faut conserver ; et conserver, dans la vie, est peut-être plus difficile qu'acquérir.

Tu as quelques années de plus que celui auquel tu vas t'unir ; sans pouvoir être sa mère, comme tu le disais plaisamment, il tiendra du moins à toi d'être toujours son amie, si tu lui montres une certaine égalité d'humeur, dont une femme plus âgée n'est pas toujours susceptible, parce qu'elle a peur de

vieillir, et que cette peur nous enlaidit toujours. Joséphine avait quelques années de plus que Napoléon, et rien n'a pu la remplacer pour lui; elle était bonne et gracieuse. Tu n'es pas une impératrice, et je t'en félicite, tu auras une tâche plus aisée; le jeune Alonzo n'est pas l'empereur, et je suis tentée de l'en féliciter aussi, car s'il part pour de lointains rivages, ce sera volontairement. Mes comparaisons ne peuvent donc se borner qu'à te faire comprendre tout ce que tu obtiendras par beaucoup de grâce dans l'esprit comme dans la tournure, si tu cherches à plaire tous les jours.

Vous serez des premiers à la tête de la civilisation dans un pays complétement arriéré, où tu vas suivre l'homme de ton choix; tu auras bien des moyens de charmer; lorsque tu perdras quelques-uns de tes avantages, tu en retrouveras dans les comparaisons, et c'est presque toujours l'écueil des ménages. La figure

d'une femme est ce qui a le plus à souffrir des vicissitudes humaines ; on y trouve tour à tour des ravages et des déceptions. Aussi faut-il s'approvisionner pour le déclin des beaux jours; la propreté, les soins qui naissent de l'ordre, embellissent à tous les âges. Tu as un peu l'indolence et le laisser aller d'une créole, la légèreté et l'enfantillage d'une Française, la fierté, peut-être un peu l'exigence d'une Anglaise ; tu observes mieux les autres que tu ne t'observes ; tu as un jugement sûr, mais tu l'exerces ailleurs que chez toi ; tu juges comme une femme, et tu raisonnes comme un enfant ; tu ressembles à ces jolis oiseaux de couleurs variées, que l'on apprécie à leur juste valeur lorsqu'on est parvenu à les étudier et à les fixer; tu seras le meilleur ornement de la collection qu'on peut en faire dans cet autre hémisphère que tu vas habiter loin de nous.

Il faut vaincre ta paresse, triompher du

temps qui ne ménage personne. Dès le matin, soigne ta toilette; l'habitude en sera prise. Je rabâche un peu, mais c'est que l'on néglige si souvent la coiffure, la chaussure, la taille, tout ce qu'il est essentiel de ne jamais négliger. Le luxe d'une jolie femme est dans sa simplicité, et trop souvent elle ne connaît que celui qui ruine une famille : la fleur des champs ne plaît pas moins cependant que celle des jardins lorsqu'elle a un air de fraîcheur; mais elle est parée le matin comme le soir sans qu'on se soit occupé de la faire valoir. Que tout se montre en harmonie dans ton caractère et dans tes vêtements. Tu embelliras une retraite profonde; tu charmeras celui qu'il est de ton intérêt d'y retenir et d'y captiver. Si on soulevait les toits, on verrait de grands effets produits par de petites causes. Beaucoup de désertions maritales peuvent être attribuées à la négligence de bien des femmes qui s'attachent à plaire aux boulevards et au bois

de Boulogne, sans essayer de retenir auprès de sa famille celui qu'un accès d'humeur en éloigne encore plus.

Dans un climat où tout porte à la nonchalance, redouble d'activité, cultive tes talents, associe ton mari à des occupations qui reporteront ses distractions vers toi, sans paraître les lui imposer. On cherche en général à se soustraire à tout ce qui ressemble à la contrainte.

La prière dispose à l'accomplissement de tous les devoirs; la pureté de l'âme s'unit quelquefois à l'extérieur qui nous plaît. Tu feras aimer la religion à ton mari par tes actions encore plus que par tes paroles. Si la piété te rend meilleure, il en appréciera les effets et le pouvoir.

La peinture, la musique, la lecture, charmeront même un désert si tu es destinée à l'habiter et à les y cultiver. Heureuse de contribuer au bonheur de l'élève de ton père, tu jouiras aussi de l'idée que tu continues ce qu'il a commencé, en le

remplaçant auprès de son fils adoptif. La Providence ne le lui avait-elle pas confié comme un dédommagement de tout ce qu'il a souffert dans la vie? Enfin, je ne connais pas de plus beau rôle à jouer que le tien, si tu es à la hauteur des circonstances où tu pourras être placée. Et combien de femmes, ma chère amie, ont manqué à leur mission faute de bien la comprendre! Le génie nous égare et nous entraîne; souvent il ne produit que des fruits amers qui empoisonneraient notre existence si nous songions que tout ne se borne pas au présent, mais se rattache à ceux qui nous survivent. Sur un sol trop brûlant, que de plantes précieuses peuvent se dessécher! Mais tout doit te sourire avec peu d'efforts, et tu auras l'air de faire plus de bien que celles qui en font plus que toi. Tu vois que je ne veux pas te gâter. Modifie ta prodigalité en la rendant généreuse et bienfaisante; ta fierté, en élevant ton âme au penchant des

bonnes actions. Si tu jouis dans ta nouvelle patrie d'une position qui te mette en évidence, contribue au bien-être de la famille et du pays qui t'adoptent. Engage les jeunes femmes à te seconder dans l'éducation morale et religieuse des enfants; il en résultera pour toi l'avantage de t'éclairer en cherchant à enseigner aux autres ce que tu connais peut-être imparfaitement. Lorsqu'une femme est à moitié instruite de sa religion, elle peut tomber dans de graves erreurs. On a souvent à craindre le doute ou l'exagération, ce qui porte à faire du tort aux autres ou à soi-même. Clotilde civilisa la France par le christianisme. Berthe éclaira l'Angleterre par les lumières qu'elle y porta. Les barbares sont athées, souvent en croyant reconnaître un Dieu. Les demi-chrétiens sont superstitieux, plutôt par la crainte d'un malheur personnel que par l'amour du prochain.

Les hommes vraiment instruits, les

femmes vertueuses, et tous les êtres soumis à leurs devoirs se rattachent à un principe religieux sans lequel rien ne peut exister. Si on parvenait à le retrancher, il n'y aurait ni espoir, ni consolation, ni ciel, ni terre pour ceux que les éléments seuls confondent en ce moment. Que devient l'orgueil d'un de nos esprits forts en présence de l'inondation qui l'enveloppe de toutes parts ? S'il ôte la religion du cœur de l'homme qu'il ne peut secourir, c'est lui ravir la seule planche de salut qui lui reste dans ce nouveau déluge...

Enfin, ma bonne Indiana, car je m'écartais un moment de la terre brûlante où tu vas porter tes pas, rappelle-toi au milieu de ces sites agrestes celle qui te porte un intérêt maternel, parce qu'elle sait te montrer la franchise d'une tendre amitié; lorsque tu liras ces conseils loin de moi, tâche de les mettre en usage; ce sera me prouver que tu es digne de mes efforts pour contribuer à ton bonheur.

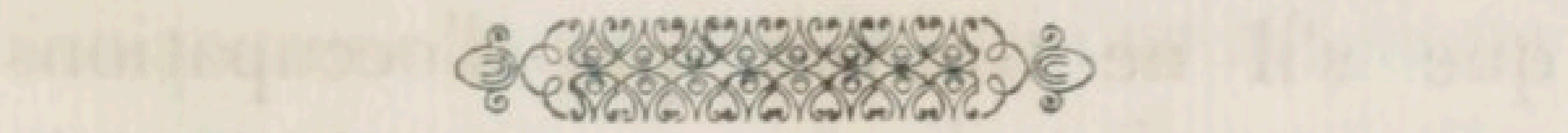
A mon âge, chère amie, il est doux de porter sans regret ses regards sur un passé qu'on ne peut plus ressaisir. Il faudrait que les femmes apprissent à vieillir, comme les chartreux à mourir, en se familiarisant avec un squelette.

Tu es jeune, songe à la traversée; celle que tu vas faire n'est pas la plus difficile à parcourir! évite les écueils, afin d'arriver à bon port.

Lorsqu'on devient mère, il faut pouvoir indiquer la route que l'on a suivie. Tu comprendras alors toute l'importance d'avoir su choisir le droit chemin.



LE JEUNE OFFICIER.



On aime à tracer des portraits de fantaisie, et à réunir ainsi toutes les nuances. Je cherche des couleurs dans le passé, un modèle dans le présent, et j'aperçois dans le lointain un jeune chevalier français que l'on rencontrerait souvent de nos jours si on profitait de ses richesses au lieu de les dénaturer par l'emploi qu'on en fait.

Le jeune officier que je me plais à créer remplit exactement les devoirs de son état, se livre aux arts et à la littérature, orne son esprit en charmant ses loisirs. Il y a tant de loisirs dans une vie de garnison, que s'il ne trouvait pas d'occupations agréables, peut-être en aurait-il de fort dangereuses. La société offre des objets de culture différente qu'il faut approprier aux vertus de chacun des individus qui la composent ; on ne doit en rejeter que ce qui peut la corrompre.

Je ne demande pas à mon jeune officier d'être un saint, il ne faut jamais demander l'impossible ; mais sans être un saint, on peut être honnête homme, et surtout se souvenir que Turenne priait Dieu et gagnait des batailles. Il faisait loyalement la guerre aux ennemis, et ne s'attaquait pas lâchement à des femmes en les traitant comme des anges déchus qui n'ont plus la force de se défendre. De son temps on se montrait en face ; on remportait

tant de victoires que l'on n'avait pas le temps d'écrire des lettres anonymes ; c'est bon pour les siècles où on n'a rien d'honorable à raconter.

Revenons à mon jeune officier ; il ne fera jamais aucune action qui soit indigne d'un homme de cœur et d'un Français. Le chemin est tracé, il n'a qu'à vouloir. Sa tournure est agréable, son imagination brillante, peut-être un peu fougueuse ; cette folle de la maison ne bouleverse-t-elle pas toujours la tête d'un jeune homme, ou le cœur d'une mère? Un air distingué impose à mon protégé le devoir de se distinguer de toutes les manières. Sa voix a du charme, son organisation le dispose à la poésie comme à la musique. A le voir si agile, on croirait que d'un saut il va remporter toutes les victoires. L'amour de la gloire l'élève si haut, qu'il n'aspire qu'à des conquêtes dignes de lui. Il y a quelque chose de chevaleresque dans cette jeune tête ; elle pourrait enfan-

ter des prodiges. On doit remarquer la grâce et l'urbanité françaises sous la tente d'un soldat comme sous un berceau de fleurs.

Mon jeune officier est aimable dans un salon, et ne cherche à se faire craindre qu'à l'armée. Ses cheveux blonds s'inclinent devant les cheveux blancs qui lui rappellent son père. Il vénère une mère, il ménage une sœur, il chérit une amie dans la femme, qu'il respecte comme le premier lien de la civilisation. Le ton léger de celles qui peuplent le monde sans l'orner, lui prouve seulement que l'idole des Français peut être, tour à tour, travestie ou déchue; il veut échanger une pensée avec celle qu'il préfère, mais surtout conserver un souvenir de celle qu'il estime.

Mon jeune officier sera au nombre des heureuses exceptions de la jeune France. Pour être équitable, il ne faut pas confondre tout le monde dans ses arrêts; il ne faussera pas son jugement en le traînant

à la remorque de son imagination, pour me servir de l'expression consacrée par nos modernes romanciers, qui, malheureusement, entraînent beaucoup de monde après eux, sans savoir où ils veulent vous conduire.

Les siècles des héros d'Homère et ceux de Napoléon, ne renaissent pas tous les jours; il faut un peu plus de temps aujourd'hui pour avaler un bœuf tout entier, ou pour devenir maréchal de France. Aussi mon jeune officier sait-il qu'on n'obtient qu'à la longue ce qu'on prenait à la course : il n'y a rien de fabuleux dans l'histoire actuelle. Vous ne le verrez pas prétendre à un grade en ne parcourant que les degrés d'un café, ni allier la paresse d'esprit à l'agilité des membres. Il choisit le droit chemin, ne s'en écarte jamais, et craindrait d'exposer son honneur au trafic d'un avide usurier; la reconnaissance est la seule dette que l'on puisse avouer hautement, aussi mon jeune offi-

cier n'en contractera-t-il pas dont il ait à rougir. Il est étourdi, je n'exige pas qu'il soit parfait; mais il évitera les arrêts le jour d'un bal; peut-être les romprait-il un jour de bataille, quitte à les reprendre après la victoire.

Honneur et loyauté, espérance et avenir, forment sa devise et charment son imagination; la mienne me rajeunirait-elle au point d'embellir quelques êtres qu'elle voudrait privilégier? Puisse la jeune France aimer encore assez les femmes, pour écouter une vieille amie! Je n'adresse pas de personnalités, je laisse à chacun le soin de se juger; mais comme je plaindrais celui qui accepterait la responsabilité d'un reproche, lorsqu'il est si aisé de mériter et de justifier soi-même un éloge!

-o-

UNE SOIRÉE DE GARNISON.

Huit heures sonnent, on entend le tambour, les patrouilles se relèvent, un officier d'état-major passe, va présider à la fermeture des portes qui roulent sur leurs gonds. On voit de loin de tristes promeneurs haletants, marchant au pas redoublé pour atteindre de tristes remparts: les plus lents prennent une allure des plus

vives, qui leur donne une figure essoufflée et intercepte la respiration, comme l'épisode du jour. On était hors d'haleine, pour raconter les mille et une aventures du salon, de l'antichambre, du voisin, qui en fait peut-être autant dans son fauteuil; car la médisance dans le monde, est une monnaie courante qui figure et circule sous toutes les formes, depuis les billets de banque jusqu'aux gros sous. En ce moment même je généralise ce que les autres m'ont peut-être donné en détail, et ce que l'on pourra me rendre avec usure; peu importe, j'en reviens, à tout ce monde qui a peur de terminer, à la belle étoile, une foule de récits, car l'heure de la retraite est, dans une ville de province, comme la quarantaine pour une femme; on a peur de l'entendre sonner; elle annonce le coucher du soleil, le déclin d'un beau jour, et rappelle tristement qu'il faut tout quitter pour les lumières et le prestige des salons.

Un essaim de papillons bigarrés et chamarrés se presse sur les pas des belles de tout âge qui les précèdent à l'*assemblée*, après avoir fait quelques excursions sur une place où les fanfares sont le bruyant prétexte qui réunit tous les promeneurs, bourgeois et militaires; les trois degrés de la société, et les supérieurs comme les subalternes. Celui qui va pour voir, celui qui ne veut pas être vu, les femmes du monde, les grisettes, tout envahit la place où le trompette-major a établi son empire qu'il fait retentir au loin. On a fini de courir, on a fini de souffler, les musiciens quittent la place, armés du trombonne et du cor d'harmonie; les enfants suivent les musiciens, les soldats rentrent dans la caserne, l'adjudant-major termine sa ronde et va rejoindre l'état-major et les officiers qui ne sont pas de service à l'*assemblée*, vers laquelle toutes les puissances aristocratiques et les autorités se dirigent à la fois.

Un vieux domestique achève d'appa-

reiller les bougies, la salle commence à s'éclairer, on voit quelques vieux fauteuils, où sont depuis longtemps quelques vieux visages venus des premiers, de ces visages qui craignent les fanfares, quand bien même ils ne les entendraient pas. Un silence cérémonieux n'est interrompu que par les bergères que l'on tire, les sabres que l'on dépose, les casques que l'on ôte. Par forme de contenance, l'un dispute son chapeau qu'un autre, par forme d'usage aussi, cherche à vous enlever; le combat cesse enfin par une interrogation d'usage, dans une ville forte: Le temps vous a-t-il entraîné au delà des portes? Avez-vous eu celui de revenir à l'heure? Avez-vous été bien loin? Avez-vous eu la pluie? Aviez-vous le soleil? Faisait-il du vent? Fera-t-il beau demain? Et le thermomètre, le baromètre, sont repris comme les éléments. La promenade retardée, achevée par la retraite, revient toujours sur le tapis; car la retraite, n'est-ce pas ce qui termine

tout, si elle ne satisfait personne? Elle met fin à la conversation comme à la promenade.

On s'agite de nouveau dans l'assemblée; les fiches circulent; les rois et les dames se rencontrent; les tables de jeux se préparent. Les papillons viennent se brûler les ailes auprès d'une table où quelques dames travaillent ou font semblant de travailler. La médisance encore ourdit la trame de quelques filets dont elle agrandit les mailles pour prendre tout ce qui est hors d'état de se défendre. Les militaires préparent ainsi la chronique du lendemain. Si les femmes savaient bien comme on en fera bonne justice dans une ville de garnison, elles s'étudieraient à être indulgentes autant qu'aimables et gracieuses; à captiver par une conversation variée plutôt qu'à se déchirer par envie. Dire, redire et médire, quel triste passe-temps! le commérage est un Protée qui prend toutes les formes et toutes les couleurs; il

faudrait l'exclure des provinces et des cotteries...

Neuf heures, quelquefois dix heures arrivent. Conclusion des mouvements de la salle; on s'est grondé au boston. Une vieille dame a dit à un homme de *quarante ans* qu'il est un *blanc-bec* qui ne sait pas jouer : — Celui qui vous a enseigné le boston a volé votre argent.—Ne serait-ce pas, madame, parce que je vous ai fait perdre le vôtre?... Un père de famille s'est trop aventuré à la bouillotte, sa bourse est vide et son visage est gonflé. Un jeune homme dissimule, sous un air de légèreté, la perte qu'il vient de faire à l'écarté. En retirant un fauteuil, on arrache la garniture d'une riche broderie, fruit des économies et du travail d'une jeune personne qui dira : *ce n'est rien*, et qui le lendemain s'écriera : *quel malheur !*

Tout le monde a perdu son temps, et si on est peu satisfait de la soirée, celui qui l'a donnée a encore perdu ses frais.

Cependant les housses du salon étaient retirées pour la solennité du jour ; les rafraîchissements ont été préparés. La maîtresse de la maison a employé tout son savoir-faire ; et le vieux domestique a jeté de la poudre aux yeux de toute l'assemblée.

On donne des pelisses, des sabots, des lanternes, et chacun se retire à pied ou en chaise à porteur.



Cependant les housses du salon étaient retirées pour la solennité du jour ; les rafraîchissements ont été préparés. La maîtresse de la maison a employé tout son savoir-faire ; et le vieux domestique a jeté de la poudre aux yeux de toute l'assemblée.

On donne des pelisses, des sabots, des lanternes, et chacun se retire à pied ou en chaise à porteur.

TABLE DES MATIÈRES.

PARIS. — IMPRIMERIE DE FAIN ET THUNOT,
Rue Racine, 28, près de l'Odéon.

ERRATA.

Page 32, *au lieu de :* c'était une ressource et on savai en profiter, *lisez :* c'était une ressource, on savait en profiter.

— 59, *au lieu de :* vous pouvez juger l'état de son âme en ce moment, *lisez :* vous pouvez juger l'état de son âme.

— 80, *au lieu de :* une force populaire, *lisez :* une farce populaire.

— 99, *au lieu de :* elle saluait tout le monde d'un air assez bon, car je ne puis point dire, *lisez :* elle saluait tout le monde d'un air assez bon, car je ne puis dire.

— 131, *au lieu de :* qui y gazouillaient, *lisez :* qui gazouillaient.

